

sommaire

Éditorial

Les voies du tsunami sont impénétrables – Patrice Dartevelle 3

Dossier - Jules Verne

Jules Verne: instruire et divertir – Michèle Michiels 4

Jules Verne sous influences – Gabriel Thoveron 6

S'enclorre et s'installer: tel est le rêve vernien... L'entretien de Jean Sloover avec Piero della Riva 8

Voyage au centre du «merveilleux scientifique» – Michel Grodent 10

L'obsessionnel Lidenbrock – Michel Grodent 13

Hexagonal et universel – André Koeckelenbergh 14

Jules Verne et le roman initiatique – André Koeckelenbergh 15

Un capitaine de quinze ans pour toujours – Georgette Smolski 17

Le goût de la science – Jesus Navarro 18

Verne comme mythologie graphique et narrative. Un entretien avec François Schuiten - Propos recueillis par Frédéric Soumois 20

Jules Verne, un Janus idéologique? – Henri Deleersnijder 22

La perte de l'imaginaire – Jacques Rifflet 23

Chacun porte sa croix

À l'ombre des canons, la démocratie? – Claude Javeau 25

Europe

Un spectre nommé Bolkestein – Pascal Martin 26

Défense européenne et valeurs – André Dumoulin 28

Société

La marque dans tous ses états – Olivier Swingedau 30

Idées

Franc-maçonnerie - L'angle psychosociologique – Luc Nefontaine 32

Un intellectuel dans le siècle – Henri Deleersnijder 33

Culture

BD - Hommage à la Commune – Julien Dohet 34

Les lecteurs nous écrivent 35

Agenda 36

est édité par le Centre d'Action Laïque, asbl et ses Régionales du Brabant Wallon, de Bruxelles, Charleroi, Liège, Luxembourg, Namur et Picardie.

Espace de Libertés est distribué à tous les membres des associations affiliées au CAL/Brabant Wallon grâce à une participation financière de cette régionale.

Rédaction, administration et publicité

Directeur: Patrice Dartevelle

Rédactrice en chef: Michèle Michiels

Secrétaire de rédaction: Nicole Nottet

Production, administration et publicité:

Fabienne Sergoyenne

Iconographie: Michèle Michiels

Comité de rédaction: Mireille Andries,

Jean Charlier, Patrice Dartevelle,

Xavier De Schutter, Julien Dohet, Jérôme

Jamin, André Koeckelenbergh, Yolande

Mendes da Costa, Jacques Rifflet,

Johannès Robyn, Frédéric Soumois,

Serge Vandervorst.

Fondateur: Jean Schouters

Membre d'honneur: Ghislaine De Bièvre

Documentation: Anne Cugnon

Impression: Massoz s.a., Liège

ISSN 0775-2768

CAL: Campus de la Plaine ULB, CP 236,

avenue Arnaud Fraiteur, 1050 Bruxelles.

Tél.02/627.68.68 - Téléfax 02/627.68.61.

E-mail: espace@cal.ulb.ac.be

Site du mouvement laïque:
http://www.laicite.be

Abonnement:
11 numéros + 1 Document
Belgique: 20 €, Étranger: 32 €
par virement au compte
n°210-0624799-74 du CAL.

Membre de l'Association des Revues Scientifiques et Culturelles (ARSC).

Avec le soutien de l'Administration générale de l'Enseignement et de la Recherche scientifique - Service général des Affaires générales, de la Recherche en Éducation et du Pilotage interrégionaux.

Conformément à la loi du 8 décembre 1992 en matière de protection de la vie privée, le Centre d'Action Laïque est maître du fichier d'adresses qu'il utilise. Vous pouvez obtenir auprès du CAL vos données personnelles et les faire rectifier.

En couverture: Affiche publicitaire de la maison Hetzel pour les étrennes - 1890 ©Bibliothèques d'Amiens-Métropole. Notre dossier - Jules Verne, pages 4 et suivantes.

Espace de Libertés sera présent à la Foire du Livre de Bruxelles (jusqu'au 6 mars), à Tour et Taxis, qui sera placée cette année sous le thème de l'Aventure.

Plusieurs débats seront organisés autour des dernières publications, notamment avec Philippe Grollet (*Laïcité: utopie et nécessité*), Lise Thiry (*La science et le chercheur*), ainsi que des séances de signatures avec Jacques Marx (*Le péché de la France*), Hubert Nyssen (*Lira bien qui lira le dernier*)...

Les voies du tsunami sont impénétrables

PATRICE DARTEVELLE

Le gigantesque raz-de-marée du 26 décembre a provoqué la mort de près de trois cent mille personnes dans le Sud-Est asiatique.

C'est un cataclysme naturel aux conséquences exceptionnelles, rarement surpassées sauf si on lui assimile les morts des épidémies et des guerres contemporaines.

Les populations touchées relèvent essentiellement de plusieurs religions: l'hindouisme, le bouddhisme et l'islam, par exemple dans la région d'Atjeh, repère de musulmans fondamentalistes.

On ne s'est pas trop étendu sur les leçons autres que pratiques à tirer du désastre. On a seulement pu être surpris par les déclarations de survivants qui remerciaient Dieu. Mais ces personnes prétendaient-elles offrir une valeur morale supérieure à celle de leurs concitoyens telle qu'une divinité juste et morale les distingue du commun des pécheurs?

Discours arrogants...

De différents côtés, les autorités et les esprits religieux ont vu le problème.

Le quotidien catholique français *La Croix* y consacre trois pages significatives de la pertinence du questionnement¹.

Au vu de la mondialisation et du lieu du cataclysme, on peut d'abord essayer de renvoyer le problème aux religions non chrétiennes. On mentirait en disant qu'elles s'en sortent à leur avantage du point de vue des laïques.

Pour ce qui est du bouddhisme, que l'on consulte spécialistes ou lamas, le résultat est le même. Le problème du mal est sans pertinence dans le bouddhisme. Nous vivons dans un monde éphémère qui n'est ni bon, ni mauvais. Le malheur est uniquement pour «celui qui est convaincu que les choses ne sont pas éphémères»². Pour un lama européen, c'est le surpeuplement de ces contrées (par des gens avec le karma d'une courte vie - *sic*) qui a fait le problème apparent. La réalité est que les morts «après un moment... auront la chance de renaître»³.

Pour les musulmans, tout est manifestation de la volonté du Tout-puissant et l'on a pu entendre des survivants accepter que leur malheur était voulu par Dieu. Les événements absurdes sont en réalité des signes de la miséricorde divine⁴.

... ou modestes

Les chrétiens occidentaux sont plus prudents parce qu'ils vivent dans un monde où ils ne peuvent espérer réduire les sceptiques au silence.

Ils sont donc en principe modestes: «Ce serait une illusion de penser que le chrétien a une «explication» plus pertinente que le reste du monde»¹. On en réfère au Livre de Job, rare livre de l'Ancien Testament de quelque intérêt –il est vrai– qui s'interroge:

«Pourquoi les méchants restent-ils en vie, Vieillissent-ils, alors que grandit leur puissance? Leur postérité devant eux s'affermir Et leurs rejetons sous leurs yeux s'accroissent. Eux pourtant, disaient à Dieu: «Écarte-toi de nous, Connaître tes voies ne nous plaît pas».

... (Le méchant) est emporté au cimetière, où l'on veille sur son tertre.

Les mottes du ravin lui sont douces Et derrière lui, toute la population défile. Que signifient donc vos vaines consolations? Et quelle tromperie que vos réponses³

Les chrétiens n'ont rien d'autre à dire depuis vingt siècles⁴, si ce n'est que «Dieu est impuissant et faible dans le monde, et ainsi seulement il est avec nous et nous aide»⁵. La grande aide que voilà!

D'autres, moins modestes, comme William Safire veulent en découdre avec le Voltaire de *Candide* mais l'argumentation est pauvre. Rien dans la tragédie ne viendrait contredire la religion parce que, déjà dans la Bible, chez *Job*, on questionne les voies incompréhensibles de Dieu. Rien de tout cela ne diminuerait la foi et la générosité du chrétien: qui veut améliorer l'injustice terrestre réfuterait par cela même le «cynisme» de Voltaire qui se moquait des optimistes qui, dans tous les cas, trouvaient réconfort en Dieu ⁶. Rien qu'un volontarisme illusionniste.

Pour les athées

Ce n'est pas que les incroyants tirent une leçon propre à enflammer les esprits. Au moins peuvent-ils acter que la «foi ne protège pas les gens des désastres... Nous ne pouvons compter sur aucun dieu pour résoudre les problèmes du monde»⁷.

En réalité, ce type d'événement –qui n'est pas neuf et n'est pas grand-chose en comparaison de l'Holocauste (mais celui-ci a résulté de la volonté de certains hommes)– met à mal bien des choses. Parmi les arguments traditionnels de l'existence de dieu figure celui du plan. Mais quel est le dieu qui a permis ou créé le tsunami? Celui-ci ferait-il partie de ses vœux et de ses projets délibérés? Un autre consiste en l'existence de dieu comme remède à l'injustice. Où peut-il y avoir de la justice pour 300 000 morts innocents?

L'univers se moque de nous, telle est la réalité. Pendant des millions d'années, il n'y a eu que des nébuleuses sans signification. Notre Terre et le système solaire sont voués à la mort complète. «La vie de l'homme et la vie sur cette planète disparaîtront en temps voulu»⁸.

Cette opinion est sans doute déprimante mais gesticuler ou psalmodier pour ne pas l'admettre ne mène qu'à l'illusion névrotique. ▲

¹ *La Croix* des 15 et 16 janvier 2005. Dennis Gira y dépeint les positions bouddhistes, Pierre Schmidt les islamiques et Marcel Neusch les chrétiennes.

² Propos du lama Ole Nydahl recueillis par la BBC (3 janvier 2005). Mes remerciements à Johannès Robyn, cf. *La Tribune des athées* n°121.

³ Job 21. Traduction de la Bible de Jérusalem, Paris, 1959.

⁴ Je m'en tiens à l'avis de l'introduction d'Édouard Dhorme à la traduction de la Bible dans *La Pléiade*, 1959, vol I, p. CXXXIV.

⁵ Propos de Dietrich Bonhoeffer cités par M. Neusch.

⁶ William Safire, "Where Was God?", *New York Times*, in Supplément du *Monde* du 15 janvier 2005.

⁷ Déclarations de Hanne Stinson, directeur de la British Humanist Association à la BBC (3 janvier 2005).

⁸ Bertrand Russel, *Pourquoi je ne suis pas chrétien*, traduction de Guy Le Clech. C'est le texte d'une conférence tenue le 6 mars 1927.

Jules Verne photographié par Nadar vers 1880. © Collections Bibliothèques d'Amiens-Métropole.

MICHÈLE MICHIELS

Sa tâche était «de peindre la terre entière, le monde entier sous la forme du roman, en imaginant des aventures spéciales à chaque page...». C'est assez dire qu'il l'a bien accomplie, avec ardeur et ironie, minutie et intelligence.

Le Clézio dit avoir «grandi avec ses livres»¹, Michel Serres voit en lui «un citoyen du monde», un «nomade (qui) enseigne à voyager pour que l'humanité construise sa maison primordiale et globale, la planète»². Les Voyages extraordinaires de Jules Verne, ce ne sont pas moins de 62 volumes rouges à tranche dorée et des nouvelles - au total 22 000 pages, publiés en quarante ans, en totale collaboration avec son éditeur Pierre-Jules Hetzel. Une union hors du commun, où Hetzel a fait preuve d'un flair remarquable, même s'il ne manquait pas de faire des commentaires et des suggestions à son auteur. Il l'a aussi superbement illustré avec les dessinateurs en vogue comme Riou, Benett... associés à d'excellents graveurs. Un mariage, a-t-on pu en dire, tant l'œuvre est commune. Leur correspondance est éloquente, leur dialogue constant. «Ils ont travaillé ensemble à une œuvre considérable», selon Jean-Paul Dekiss, directeur de la Maison Jules Verne à Amiens et auteur, entre autres de Jules Verne - Le rêve du progrès et Jules Verne l'enchanteur, qui en connaît un bout sur la question.

«C'est un écrivain qui nous a légué une légende, dit Jean-Paul Dekiss, et dont on ne se pose même pas la question de savoir s'il est démodé ou non. Peu de cas en littérature sont semblables: il a littéralement marqué trois générations successives, jusque dans les années quatre-vingt. Jules Verne est une valeur de référence au plan mondial».

Pour les ouvrages consultés et à consulter, voir page 24.

¹ J.M.G. Le Clézio, *J'ai grandi avec ses livres*, Hors Série *Géo*, novembre 2003.
² Conversations avec Jean-Paul Dekiss, «Jules Verne, la science et l'homme contemporain», in *Revue Jules Verne* n°13-14.
³ Lettre à Charles Wallut, Allotte, p. 80. Cité par J.-P. Dekiss, *Jules Verne l'enchanteur*, p. 159.
⁴ Le thème de la Foire du livre cette année - Tour et Taxis - Bruxelles du 2 au 6 mars.

exhaustif. Il a aussi été très influencé par les sciences de l'Homme - la psychologie, la sociologie... qui naissent à la fin du XIX^e siècle».

Le capitaine Nemo, Michel Strogoff, Mathias Sandorf... des noms presque mythiques, au parfum d'aventure et de jeunesse, dans l'ensemble de ses «Voyages extraordinaires, dans les mondes connus et inconnus»: *Le Tour du monde en 80 jours*, *Voyage au centre de la terre*, *Vingt mille lieues sous la mer*, *Les tribulations d'un Chinois en Chine*... autant de souvenirs de lecture ou de cinéma qui ont marqué des générations d'entre nous. Faire le tour de Jules Verne en quelques pages était un défi que nous ne nous apprêtions pas à relever, rassurez-vous. Ce qu'*Espace de Libertés* a voulu réaliser avec ce numéro spécial, c'est essentiellement un rappel de l'œuvre de ce vulgarisateur de génie, boulimique d'information et de science dans un XIX^e siècle où la technologie explosait.

Grand voyageur mais aussi grand travailleur, il se levait tôt, écrivait de cinq à onze heures du matin, rédigeant parfois plusieurs ouvrages à la fois, et passait l'après-midi à lire la presse –une dizaine de quotidiens, des magazines de voyages et de sciences. À Paris d'abord,

© Clerbois

au Crotoy, en Baie de Somme ensuite –il dira quelquefois: «*Je travaille comme une bête de Somme*»– dans sa maison «La Solitude». Il peut y admirer la mer qui sera souvent sa source d'inspiration. Il se fixe enfin, selon le désir de sa femme Honorine, à Amiens, «ville sage, policée, d'humeur égale (...) près de Paris»³, où il exercera pendant seize ans des fonctions municipales et finira sa vie. De sa vie privée, on ne sait finalement que peu de chose puisqu'il en a soigneusement détruit toute trace. Son fils unique Michel, avec lequel les rapports ont été longtemps difficiles, va, à la mort de son père, corriger ou adapter des manuscrits restés inédits.

Un siècle après sa mort, le 24 mars 1905, et sans pour autant céder à la manie de la commémoration, il était bon de rappeler cette odysée dont il nous a régautés et sa vision d'un monde extraordinaire. Écrivain universel, transposé maintes fois au théâtre, au cinéma, réédité souvent, il continue de régaler ses amateurs de sa vision d'un monde accessible par terre, mer ou ciel, pour tous ceux qui ont envie de s'y aventurer, mais pas seulement. «L'ensemble de ses romans comporte un fond philosophique important, selon J.-P. Dekiss, qu'est-ce que l'homme, comment vit-il, comment évolue-t-il?».

Mythique, prométhéen, moderne, passeur, prémonitoire... sont autant de qualificatifs qui lui sont accolés. Ce numéro d'*Espace de Libertés* vous présente cet auteur prodigieux en quelques articles dont les auteurs sont, tous peu ou prou, des aficionados. Une belle occasion en tout cas de vous inviter au voyage, à l'aventure⁴... Embarquement immédiat! ▲

«Chaque fois que j'ouvre ces livres [...] je ressens le même frisson qu'autrefois, au moment de me laisser emporter par le courant irrésistible de cette odysée du langage», J.M.G. Le Clézio (sculpture d'A. Roze - Amiens).

La maison d'Amiens où Jules Verne vécut pendant dix-huit ans.

Alors que dire encore d'un homme à propos duquel tout semble avoir été dit? Le centième anniversaire de la mort de Jules Verne est pourtant l'occasion rêvée de revenir sur cet auteur prolixe, fécond, immergé dans son siècle mais télescopant le futur. Visionnaire? Assurément, mais pas tant que ça: il puisait son inspiration dans sa lecture assidue des journaux de l'époque, épluchant les dernières découvertes scientifiques et géographiques. Enchanteur? Sans aucun doute, puisqu'il a donné du rêve à des générations d'enfants et d'adolescents. Citoyen du monde, universel? Il a été traduit dans toutes les langues, lu partout dans le monde. Il a rayonné depuis sa ville d'Amiens où sa présence, surtout en cette année d'hommage, est prégnante: une rue, une maison devenue musée, une tombe époustouflante d'Albert Roze dans le cimetière de la Madeleine, et un monument plein de délicatesse du même: il est partout, on le fête, on lui rend hommage au travers d'innombrables publications élaborées par nombre de ses exégètes et forcément admirateurs. Populaire? Et comment! Avec des milliers d'exemplaires de ses œuvres vendus dans pas moins de 200 langues!

Pourtant, cet homme, licencié en droit, qui déclare n'aimer «que la liberté, la musique et la mer», est surtout un conteur et un artiste, indépendant de surcroît. Jean-Paul Dekiss: «Verne est un écrivain qui nous a légué une légende, de l'Encyclopédie à la fin de l'époque moderne. Une légende qui ne trouve rien de comparable hors les grandes légendes antiques ou les "1001 nuits" (...). Il était exactement dans l'actualité de son temps, les valeurs emblématiques de l'éducation de son époque jusqu'au début des années quatre-vingt». Il était aussi un pédagogue: «Son objectif, était de décrire l'ensemble des connaissances des hommes de son temps, sans prétendre être

BIBLIOGRAPHIE

Les voyages extraordinaires

(éditions originales Hetzel, sauf pour le dernier titre, publié par Hachette).

- 📖 *Cinq semaines en ballon* (1863).
- 📖 *Voyage au centre de la Terre* (1864).
- 📖 *De la Terre à la Lune* (1865).
- 📖 *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (2 vol., 1866).
- 📖 *Les enfants du capitaine Grant* (3 vol., 1867-1868).
- 📖 *Vingt mille lieues sous les mers* (2 vol., 1869-1870).
- 📖 *Autour de la Lune* (1870).
- 📖 *Une ville flottante* (1871).
- 📖 *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1872).
- 📖 *Le pays des fourrures* (2vol., 1873).
- 📖 *Le tour du Monde en quatre-vingts jours* (1873).
- 📖 *Le Docteur Ox* (recueil de nouvelles, 1874).
- 📖 *L'île mystérieuse* (3 vol., 1874-1875).
- 📖 *Le Chancellor* (1875).
- 📖 *Michel Strogoff* (2vol., 1876).
- 📖 *Les Indes noires* (1877).
- 📖 *Hector Servadac* (2 vol., 1877).
- 📖 *Un capitaine de quinze ans* (2 vol., 1878).
- 📖 *Les tribulations d'un Chinois en Chine* (1879).
- 📖 *Les cinq cents millions de la Béguin* (1879).
- 📖 *La maison à vapeur* (2 vol., 1880).
- 📖 *La Jangada* (2 vol., 1881).
- 📖 *Le rayon vert* (1882).
- 📖 *L'école des Robinsons* (1882).
- 📖 *Kéraban-le-Têtu* (2 vol., 1883).
- 📖 *L'archipel en feu* (1884).
- 📖 *L'étoile du Sud* (1884).
- 📖 *Mathias Sandorf* (3 vol., 1885).
- 📖 *Robur-le-Conquérant* (1886).
- 📖 *Un billet de loterie* (1886).
- 📖 *Le chemin de France* (1887).
- 📖 *Nord contre Sud* (2 vol., 1887).

suite page 9.

Jules Verne sous influences...

GABRIEL THOVERON*

* Professeur honoraire de l’ULB.

Après le coup d’État de Louis Napoléon Bonaparte, il ne rentre en France que grâce à l’amnistie de 1859. Dès 1864, avec son ancien condisciple du collège Stanislas, Jean Macé, futur fondateur de la Ligue de l’Enseignement, il lance le *Magasin d’Éducation et de Récréation*, publication mensuelle destinée aux jeunes Français. Il y tient, sous le nom de P-J Stahl, la partie récréative et littéraire, Jean Macé prend en charge la partie éducative, et c’est au jeune Jules Verne, dont vient d’être publié *Cinq semaines en ballon*, qu’est confiée la vulgarisation scientifique.

On a pu écrire que le *Magasin*, grâce à la contribution d’Hetzel, développait *Une Morale laïque sous le Second Empire*¹, avec une «*extrême attention apportée à la liberté individuelle [...] limitée seulement par ce que l’on pourrait appeler le fait moral, et que l’éducation, par des méthodes appropriées, se doit de simplement favoriser auprès des enfants*».

Hetzel est un bourgeois conservateur, mais c’est un esprit ouvert. Il est anticommunard en 1871, mais critique l’attitude du gouvernement de Versailles. Parmi les auteurs qu’il publie, on trouve des anarchistes, Élysée Reclus et Proudhon. En 1869, il s’est attaché, par contrat, Paschal Grousset, et celui-ci continuera à collaborer au *Magasin* sous le pseudonyme d’André Laurie alors même qu’il a été ministre des Relations extérieures de la Commune et a dû fuir la France. Laurie cosignera *L’épave du Cynthia* avec Jules Verne, et fournira deux manuscrits qui seront réécrits par ce dernier, *Les 500 millions de la Bégum* et *L’étoile du Sud*.

Hetzel, un éditeur et un guide

Hetzel et Verne entretiennent une abondante correspondance. Le premier ne ménage pas au second ses suggestions, ses avis, ses conseils. Ils sont écoutés, et jouent un grand rôle, tant dans la qualité que le succès des *Voyages extraordinaires*.

À l’occasion, pourtant, c’est une censure qui s’exerce - c’est à des jeunes que l’on s’adresse et il faut rester sage. Dans *Michel Strogoff*, lorsque ce dernier écoute la chanson d’une jeune Tzigane, les lecteurs sont privés de ses paroles, pourtant charmantes (Jules Verne est aussi, à ses moments, poète):
*Quand le tambour de basque
Résonne sous ta main
J’ai le désir fantasque
D’être amoureux demain?*

D’autres remarques ont un caractère commercial. Il ne faut pas risquer de perdre des publics intéressants, même à l’étranger. Veiller à ce que la Russie ne s’émeuve pas des aventures de *Michel Strogoff* (le titre original, *Le Courrier du Czar* sera donc changé) ou de la personnalité du capitaine Nemo, qui ne sera pas, comme Verne l’imaginait d’abord, un seigneur polonais dont tous les amis ont péri en Sibérie. Éviter aussi que certains épisodes de *Mathias Sandorf* heurtent les Italiens...

Et ménager les parents catholiques. Ils sont nombreux à faire lire à leurs fils le *Magasin* et la *Bibliothèque d’Éducation et de Récréation*, plutôt que sa concurrente, la *Bibliothèque de la jeunesse chrétienne* de l’éditeur Mame. Hetzel insiste pour que soit évoquée, de temps en temps, l’intervention de la Providence. Quand meurt le capitaine Nemo, à la fin de *L’île mystérieuse*, il fait placer, dans la bouche de Cyrus Smith, quelques paroles qui ne se trou-

vaient pas dans le manuscrit original: «*Que Dieu ait son âme!*». Et Nemo disparaît en proférant un inattendu «*Dieu et Patrie!*». Jules Verne lui faisait juste dire: «*Indépendance!*».

Cela ne dérange pas l’auteur. Catholique, il ne pratique plus depuis longtemps. Les institutions religieuses ne sont guère évoquées dans ses *Voyages* où même, parfois, elles sont brocardées. Plus souvent, plutôt que la main de Dieu, il évoque la destinée, la fatalité, le hasard. Dans *Robur le Conquérant*, il est une phrase qui traduit sans doute son éclectisme: «*La Providence, pour ceux qui croient en l’intervention divine dans les choses humaines, le hasard, pour ceux qui ont la faiblesse de ne pas croire en la Providence*». Plus qu’en Dieu, il a foi en l’homme: «*Tout ce qui est dans la limite du possible doit être et sera accompli. Puis lorsque l’homme n’aura plus rien à connaître du globe qu’il habite [...] il en jouira en maître...*» (*La Maison à vapeur*).

En ce domaine comme en bien d’autres, il est difficile de cerner les idées profondes de l’écrivain. Ceux qui, comme Jean Chesnault, ont tenté de faire *Une Lecture politique de Jules Verne*, y ont eu bien du mal.

L’écrivain Pierre Louÿs, qui lui a consacré une analyse graphologique, voit en lui un «*révolutionnaire souterrain... résolution déterminée –mais secrète– contre tout... tour de clé qui ferme la pensée intime à la fin de la signature*». Verne a des idées généreuses, parfois subversives, il abhorre police, prisons et armées, méprise or et argent, mais, bon bourgeois, se domine pour ne pas trop déborder d’un politiquement correct qui le fera couronner par l’Académie française et décorer de la Légion d’honneur.

Marqué par l’esprit de 1848, il croit au droit des peuples à disposer d’eux-mêmes, il dénonce les rêves des conquérants qui ne pensent qu’à leur intérêt, mais, anticolonialiste, il s’en prend surtout à l’Empire britannique, comme, dans *P’tit bonhomme* ou *Famille sans nom*, il chante la lutte contre l’emprise anglaise sur l’Irlande et le Québec. Son patriotisme émousse la critique dès que ses héros traversent des possessions françaises. Et il pense qu’au fond, tant mieux si, avec ses conquêtes, l’Europe apporte le progrès au monde.

À Amiens, il est élu conseiller municipal sur la liste rouge, mais c’est pour s’occuper surtout de gestion culturelle. Comme il a été anticommunard, il sera antifreyfusard, jusqu’à ce que son fils le fasse changer d’opinion, et pourtant ses romans du début du siècle dénoncent des erreurs judiciaires (*Les frères Kip*,1902, *Un drame en Livonie*, 1904)!

Réaction catholique

Les prudences d’Hetzel ne désarment pas une critique chrétienne qui sait lire entre les lignes. Le grand polémiste

ultramontain, Louis Veuillot, s’il apprécie la qualité des publications d’Hetzel, écrit à ce dernier, le premier août 1868, pour lui reprocher «*une absence... qui laisse les merveilles du monde à l’état d’énigme... C’est beau mais inanimé. Il manque quelqu’un*». Il manque le bon Dieu! Et, jusqu’à la dernière guerre, l’abbé Bethléem dans les éditions successives des *Romans à lire et romans à proscrire*, s’il ne condamne pas Jules Verne, «*juge regrettable qu’il n’ait presque jamais mis les influences de sa vogue prodigieuse au service de la religion: ses livres sont en effet le plus souvent neutres et laïques*». Bethléem comme Veuillot préfère évidemment la comtesse de Ségur, qui, comme le raconte son fils, Mgr de Ségur, «*Pour obtenir du bon Dieu une bénédiction toute particulière sur les livres qu’elle composait pour les enfants, chaque fois qu’elle en commençait un, elle faisait vœu de faire célébrer un certain nombre de messes pour la délivrance des âmes du purgatoire*».

Les revues populaires bien pensantes s’efforcent de lutter contre les livres douteux en proposant des œuvres très chrétiennes qui répondent aux grands succès de librairie du moment. *Les trois mousquetaires* étant mis à l’index en 1863, un Noël Gaulois écrit un *Mousquetaire!* qui doit les faire oublier. Roger des Fourniels publie un *Floréal* pour répondre au *Germinal* de Zola. Il convient donc de disposer de *Voyages et aventures par terre, par mer, et par air* pour répliquer aux *Voyages extraordinaires* de Jules Verne et, en 1877, A. de Lamotte en entame la série dans *L’Ouvrier*, avec des romans comme *Le secret du Pôle* ou *Le Cap aux ours*².

Jacques Van Herp, dans son *Panorama de la science-fiction*, trouvera curieusement que le vrai continuateur de Verne, ce n’est pas Laurie, mais Lamotte, évoquant même son *Quinze mois dans la lune*. Une lune où, annonce Lamotte, «*sont établies depuis cent ans déjà toutes les institutions baroques qui gouvernent aujourd’hui notre planète*»: cette œuvre satirique, publiée en 1883 dans *Les Veillées des chaumières*, dénonce entre autres la séparation de l’église et de l’état, et s’achève par un éloquent «*Ab omni republica libera nos Domine*». Peu de rapports, on le voit, avec les anticipations verniennes, mais la volonté d’utiliser la fiction comme une arme pour la conquête des âmes enfantines.

Sans grand succès. Cette littérature-là est vite oubliée, les vrais épigones de Verne seront Bousсенard (*Le tour du Monde d’un gamin de Paris*) et Paul d’Ivoi (*Les cinq sous de Lavarède*), qui ne garderont guère de leur inspirateur qu’un chauvinisme aujourd’hui oublié, lui aussi. ▲

Salvador Dali, *portrait de Jules Verne: l’intellect jaillissant* - Eau forte de 1966 - © Collections Bibliothèques d’Amiens-Métropole.

² Sur le souci de ces revues de fournir à leurs lecteurs des œuvres capables de concurrencer Verne, Dumas père, ou même Zola, je me permets de vous renvoyer au chapitre *Mauvais livres et mystères chrétiens* de mon *Deux siècles de paralittérature*, aux éditions du CEFAL, Liège.

L'entretien de Jean Sloover
avec Piero della Riva

S'enclore et
s'installer: tel est
le rêve vernien...

Homme d'ordre, conserva-
teur, prisonnier des préjugés
de son temps: pourquoi Jules
Verne a-t-il créé Nemo?

Ceux qui aiment ça ont reçu des livres de Jules Verne une impression à nulle autre pareille: ce frisson essentiel que font naître les lieux fermés sur eux-mêmes. Là, où tout est maîtrisable. Là, où tout peut s'édifier au départ de rien. Là, où le monde est redonné, «frais, calme et pur comme au jour où il sortit des mains du Créateur», dirait Mircéa Eliade. Voyageur prudent que la tempête effrayait, Verne a sans doute, pour nous émerveiller ainsi, puisé davantage dans ses propres souvenirs de jeunesse que dans ses modestes livres de bord. Mais peut-être aussi cette finitude de l'espace qui met tout à portée de main et rend possible un contrôle absolu sur toutes choses correspondait-elle à sa sensibilité politique et idéologique avant tout soucieuse d'ordre et profondément allergique aux audaces transformatrices de son temps. Telle est l'hypothèse qui surgit à écouter Piero della Riva qui, pour avoir sa vie durant, collectionné des milliers de documents sur l'auteur de *Vingt mille lieues sous les mers*, en a profondément pénétré la psychologie. Mais comme en atteste le personnage énigmatique du capitaine Nemo, même les enfants les plus raisonnables rêvent en secret du grand chambardement...

Piero della Riva, Jules Verne prisait les lieux fermés sur eux-mêmes, en particulier les îles. Comment interprétez-vous cet amour des espaces finis?

Roland Barthes a écrit que «l'accord de Verne et de l'enfance ne vient pas d'une mystique banale de l'aventure,

mais au contraire d'un bonheur commun du fini, que l'on retrouve dans la passion enfantine des cabanes et des tentes: s'enclore et s'installer, écrivait-il, tel est le rêve existentiel de l'enfance et de Verne». C'est très juste, mais je ne crois pas que Verne ait été conscient de cela.

Cependant, quels étaient les rapports de Verne avec ses parents?

Issu par sa mère de la petite noblesse bretonne, né dans la haute bourgeoisie, Verne a été fort bien élevé. Son éducation a été très catholique. Son père écrivait des poèmes, mais était manifestement un homme sévère: il se sentait sans nul doute plus en confiance et plus libre avec sa mère que, curieusement, fait rare pour l'époque, il tutoyait...

Verne contre Marx et les communards

Où, à son époque, Verne se situe-t-il politiquement et idéologiquement?

Le bureau de Jules Verne - Maison d'Amiens.

L'affiche d'une des nombreuses adaptations des œuvres de Jules Verne au théâtre.

Jules Verne a vécu 77 ans. Le monde autour de lui a beaucoup évolué: les idées de Verne, aussi. C'est ce qui explique qu'on lui a prêté de nombreuses tendances politiques différentes, voire contradictoires: la droite voit volontiers en lui un homme de droite et la gauche le reconnaît aisément comme un des siens. J'ai longuement étudié la correspondance de Verne; ce qui est sûr, c'est que Verne aimait l'ordre et détestait l'anarchie: la Commune de 1871 a été pour lui une véritable catastrophe! Il a d'ailleurs eu des mots très durs pour les communards et les révolutionnaires en général: dans le manuscrit original des *Naufragés du Jonathan*, livre publié à titre posthume, Verne attaque sévèrement Marx et Engels, le socialisme et le communisme, etc. Il faudrait cependant une étude historique fine pour bien saisir les différentes étapes de sa pensée politique. Lui coller une étiquette est en tout cas irrecevable.

Certains ont pourtant présenté Verne comme un subversif?

S'il appréciait l'ordre, il n'aimait pas pour autant l'autoritarisme. Mais de là à en faire un séditionnel... En réalité, il est extrêmement périlleux de faire la psychologie d'un personnage mort il y a cent ans...

Quels rapports entretient-il avec les idées des socialistes utopiques?

Ça, c'est différent. Jean Chesneaux a clairement souligné l'influence exercée par les socialistes utopiques sur Jules Verne. Selon lui, on retrouve notamment leurs idées sur le travail, l'industrie et la science dans un livre comme *L'île mystérieuse*. Verne, en tout cas, a, selon toute vraisemblance, lu leurs œuvres. Mais les choses changent après l'insurrection de Paris.

On le dit adversaire du darwinisme et de l'évolutionnisme. Est-ce exact?

Oui et non. Je me demande s'il connaissait bien le darwinisme: Verne a beaucoup étudié les sciences, mais surtout la géographie. Assurément, il ne croyait pas à cent pour cent au darwinisme.

Pour des raisons religieuses?

En partie sans doute, mais pas seulement: s'il est issu d'une famille très catholique et s'il menait une vie toute de rigueur, Verne était plutôt déiste. Non, je pense que ses réticences par rapport aux théories de Darwin sur l'origine et l'évolution des espèces par voie de sélection naturelle relevaient d'une réflexion et d'un choix personnels.

Contre Dreyfus

Était-il, comme certains l'affirment, chauvin et antisémite?

Ce reproche lui est surtout fait en raison du livre *Hector Servadac* publié en 1877. L'ouvrage est le portrait d'un juif usurier. Un thème plutôt banal pour l'époque. Certes, cela montre que Verne n'est pas à l'abri des préjugés de son temps, mais ne fait pas de lui un antisémite virulent.

Il est néanmoins un antidreyfusard convaincu?

C'est exact: Verne juge que, avec la condamnation du capitaine Dreyfus, l'affaire a été «bien réglée»! Verne n'a pas, du dossier, une connaissance particulière qui dépasserait ce que les gens ordinaires de l'époque en savent: il a lu la presse et pris parti. Comme tout le monde...

Verne tenait au fond plus d'un conservateur catholique que d'un positiviste athée?

Verne est indubitablement un conservateur et se déclare comme tel. Mais le conformisme religieux, catholique en l'espèce, ne suffit pas à expliquer cette attitude, laquelle, d'ailleurs, n'est pas exempte d'ambiguïté. Dans la vie quotidienne, Verne va par exemple figurer sur la liste «rouge» de Frédéric Petit qui deviendra maire d'Amiens. Par ailleurs, certains de ses personnages comme le capitaine Nemo, le célèbre commandant du Nautilus, est un rebelle à l'état pur, un homme en révolte contre le monde entier. Pire: Nemo est un assassin. Comment expliquer que pareille figure ait pu naître dans un esprit traditionaliste? ➤

BIBLIOGRAPHIE

suite de la page 5.

- Deux ans de vacances (2 vol., 1888).
- Famille-Sans-Nom (2 vol., 1889).
- Sans dessus dessous (1889)
- César Cascabel (2 vol., 1890).
- Mistress Branican (2 vol., 1891).
- Le Château des Carpathes (1892).
- Claudius Bombarnac (1892).
- P'tit bonhomme (2 vol., 1893).
- Mirifiques aventures de maître Antifer (2vol., 1894).
- L'île à hélice (2 vol., 1895).
- Face au drapeau (1896).
- Clovis Dardentor (1896).
- Le sphinx des glaces (2 vol., 1897).
- Le superbe Orénoque (2 vol., 1898)
- Le testament d'un excentrique (2vol., 1899).
- Seconde patrie (2 vol., 1900).
- Le village aérien (1901).
- Les histoires de Jean-Marie Cabidoulain (1901).
- Les frères Kip (2vol., 1902).
- Bourses de voyage (2 vol., 1903).
- Un drame en Livonie (1904).
- Maître du monde (1904).
- L'invasion de la mer (1905).
- Le phare du bout du monde (1905).
- Le volcan d'or (2 vol., 1906).
- L'agence Thompson and Co (2 vol., 1907).
- La chasse au météore (1905).
- Le pilote du Danube (1908).
- Les naufragés du Jonathan (2 vol., 1909).
- Le secret de Wilhelm Storitz (1910).
- Hier et demain (recueil de nouvelles, 1910).
- Le secret de Wilhelm Storitz (1910).
- L'étonnante aventure de la mission Barsac (2vol., 1919).

Nemo est surtout révolté par la brutalité du colonialisme anglais?

Il est vrai que Verne n'aimait pas ce colonialisme-là qu'il jugeait trop autoritaire, même s'il est, comme la plupart de ses concitoyens, favorables au colonialisme de son pays qu'il regardait avec eux comme un puissant facteur de progrès de l'humanité. Il est vrai aussi que, dans le cas de l'Inde ou de la Hongrie, Verne, paradoxalement peut-être, est en faveur de la liberté des peuples, de leur droit à l'autodétermination. Mais pourquoi créer un héros aussi violent, aussi moralement indéfendable que Nemo?

Le charme discret de la province

D'aucuns le présentent en effet comme un moraliste laïque?

Il y a assurément une morale chez Jules Verne. Il n'aurait d'ailleurs pas pu faire autrement: son éditeur Hetzel n'acceptait pas tous ses écrits et exigeait régulièrement des corrections. Il veillait en tout cas soigneusement à ce que les livres de Verne ne choquent pas. Le souci des convenances avait peu à voir dans cette attitude, mais la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* où paraissaient les livres de Verne avait, elle, une image qu'il fallait préserver dans le simple souci de vendre le plus d'ouvrages possible.

Cette morale sous-jacente à la *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* était-elle catholique?

Non, plutôt laïque. La *Bibliothèque d'Éducation et de Récréation* présentait une alternative aux publications fort empreintes de morale catholique de l'éditeur Mame de Tours. Hetzel était lui un homme politiquement assez à gauche, plutôt athée, probablement franc-maçon, mais en tout cas très commerçant...

À la fin de sa vie, Verne se définissait comme un «vieux conteur» vivant «au fond de sa province». Se sentait-il floué par l'existence? Avait-il le sentiment d'avoir trahi ses idéaux de jeunesse?

Non. En tenant ce genre de propos, Verne voulait surtout faire comprendre à de jeunes auteurs qui sollicitaient son appui qu'il ne pouvait pas grand-chose pour les aider. Il exprimait aussi de cette manière son bonheur de vivre en province, au Crotoy d'abord, à Amiens ensuite: Verne n'avait pas aimé Nantes qu'il jugeait bruyante de commérages et il n'appréciait plus Paris qu'il ressentait désormais comme une cité pleine de confusions.

Certains affirment aussi qu'à la fin de sa vie, Verne nourrissait un certain pessimisme sur l'avenir de l'humanité. Est-ce exact?

Je ne partage pas ce point de vue. Il y a du pessimisme –comme de l'optimisme, d'ailleurs– dans toutes les œuvres de Verne et ce, quelle que soit l'époque de sa vie au cours de laquelle elles ont été écrites. *Paris au XX^e siècle*, par exemple, est un livre de jeunesse très sombre. Il est vrai que la fin de vie de Verne fut difficile: son ami Hetzel n'était plus, sa maîtresse, aussi, était décédée et ses relations avec son fils unique, Michel, étaient de plus en plus pénibles. Mais l'existence de Verne ne fut jamais vraiment un long fleuve tranquille... ▲

MICHEL GRODENT

C'est parce que Jules Verne nous détourne du droit chemin qu'il nous fascine...

Pour beaucoup, c'est une affaire entendue. Jules Verne est un vulgarisateur. Il a voulu mettre le savoir de son temps à la portée d'un public toujours plus nombreux. C'est d'abord un passeur à vénérer comme tel. On doit bien reconnaître qu'il y a quelque vérité dans ce portrait qui trouve à première vue confirmation dans la manière dont Jules Verne fut reçu par la critique de son époque. Eugène Gilbert, par exemple, l'auteur d'un *Roman en France pendant le XIX^e siècle*, publié

L'étrange figure du savant

Voyage au centre du «merveilleux scientifique»

à Paris en 1896, n'entend point, chez l'écrivain des *Voyages extraordinaires*, considérer prioritairement le romancier de voyages. «Nous préférons, dit-il, le constituer "pionnier" du roman scientifique». À ses yeux de classificateur très professoral, les grandes œuvres du répertoire vernien se signalent moins par l'exotisme que par la vulgarisation. «Le fantastique, renchérit-il, sert de ressort favori au romancier qui tient toute science pour arrivée à son dernier développement et suppose résolu tous les problèmes qui en arrêtent actuellement l'essor. Il a fait parcourir par ses lecteurs l'univers entier, en même temps qu'il les initiait aux combinaisons ingénieuses et féériques que l'on peut tirer des inventions dues au génie moderne. Une telle fécondité, une telle facilité l'ont rendu maître du merveilleux scientifique dans la fiction: mais on conçoit que l'art du roman soit ici reporté au second plan et que cette fluence devienne aisément monotone (...). M. J. Verne et la plupart de ses émules pourraient figurer à la fois parmi les romanciers scientifiques, exotiques et de la jeunesse, car ils travaillent presque tous pour l'enfance».

Ce jugement qui nous vient d'un honnête compilateur, décidé, dans une ligne proche de celle de Taine, à «faire une œuvre de philosophie historique en même temps

© Clerbois

qu'une œuvre documentaire», est révélateur de la difficulté qu'il y avait déjà, au temps où vivait le créateur, de rendre compte de la spécificité de Jules Verne. On peut traiter comme autant d'oxymores, autant de paradoxes des expressions aussi ambivalentes que «merveilleux scientifique» ou «combinaisons ingénieuses et féériques», même si elles ont l'air de revêtir un caractère d'évidence. S'il ne l'a pas formulé explicitement, le critique a bien senti que Jules Verne nous plaçait à la croisée des discours, que le fantastique était entre ses mains comme un verre grossissant pour faire apparaître une dimension de la science contre laquelle les savants d'aujourd'hui,

d'hui, mais pas tous, auraient plutôt tendance à se récrier: je veux parler du religieux. Là où il se trompe, c'est quand il affirme que l'art du roman ne trouverait pas son compte dans ce mélange des genres. Ce qui nous fascine chez Jules Verne, c'est précisément la dialectique entre les savoirs, l'interrelation problématique, la tension entre la poésie, savoir analogique, et la science, savoir géométrique.

Le savant: entre estime et mépris

Que de critiques implicites de la science via le traitement de certains personnages! Non, la figure du savant n'est pas unilatéralement positive dans les *Voyages extraordinaires*. Dès 1955, René Escaich en avait fait la constatation¹. Et pour montrer la position de Jules Verne à propos des hommes de science, il citait la boutade

que le romancier prête à Michel Ardan, parti à la conquête de la lune: «J'ai une profonde estime pour les savants qui savent, mais un profond mépris pour les savants qui ne savent pas». La formule, on en conviendra, ne suffit pas à épuiser le point de vue vernien. Il n'y a pas d'un côté les vrais savants comme le docteur Clawbonny, dans les *Aventures du capitaine Hatteras*, et de l'autre les pédants. Chez Verne, la complexité dans la manière d'aborder la science se marque d'entrée de jeu. Et fonde une vision du monde qui ne se démentira pas, n'en déplaît aux critiques trop pressés de saucissonner l'œuvre du romancier, d'y opérer des distinctions trop tranchées entre une période scientiste, associée à la jeunesse, et une période critique, associée à la vieillesse.

C'est à toutes les périodes que la figure du savant affiche son ambiguïté foncière. Dès 1864, dès le *Voyage au centre de la Terre*, roman initiatique s'il en fut², apparaissent les signes d'une méfiance teintée d'ironie. Méfiance d'un romancier qui ne porte pas dans son cœur de poète les hommes qui, à l'instar de Philéas Fogg, ne consentent à parcourir le monde qu'au prix de grandes enjambées mathématiques et se privent ainsi de la vision des choses, tant ils sont captifs de leurs obsessions. On nous dira qu'ici ➤

«Otto Lidenbrock était un grand homme maigre»: une figure du savant pas toujours positive chez Jules Verne ! © Maison Jules Verne - Amiens.

Maison de Jules Verne à Amiens.

Paul Delvaux et le «climat Jules Verne»

L'obsessionnel Lidenbrock

MICHEL GRODENT

Tout a été dit, semble-t-il, sur la place réservée à la figure du professeur Lidenbrock dans l’œuvre picturale de Paul Delvaux. Répondant à Pierre-André Touttain, directeur du cahier de *L’Herne* consacré en 1974 à Jules Verne, l’artiste belge apportait des précisions sur l’influence que le héros du *Voyage au centre de la terre* avait exercée sur lui. Depuis l’âge de dix ans, il avait toujours été séduit, écrivait-il, par «l’illustration qui représente le professeur en train d’examiner une géode».

Ce qui le retenait dans la personnalité du professeur reconstituée par le talent du dessinateur Édouard Riou, c’était «*le côté un peu comique, très pittoresque*». Par la suite, il décida d’incorporer la figure dans un tableau qui contiendrait le climat dans lequel le professeur Lidenbrock s’intégrerait. Il concluait sa lettre par une indication précieuse pour ses commentateurs, mais également pour ceux de Jules Verne: «*Ce personnage étrange a vraiment créé un climat de plusieurs tableaux que je n’aurais certainement pas songé à faire sans lui. J’ai fait avec lui des tableaux “climat Jules Verne” qui ont été très importants pour moi*».

Pierre-André Touttain a fait un inventaire exhaustif des apparitions de Lidenbrock dans l’œuvre de Delvaux de 1939 à 1971: douze fois dans les peintures, onze fois dans les dessins, lavis et aquarelles. On est loin d’une simple citation littéraire. Mieux vaudrait parler d’obsession, voire d’identification obsessionnelle, le personnage pouvant être pris comme une sorte de «mise en abyme» (le motif dans la toile qui symbolise toute la toile).

Le savant assujetti à la contemplation schizophrène de la géode («masse pierreuse sphérique ou ovoïde, creuse, dont l’intérieur est tapissé de cristaux», précise *Le petit Robert* dans un style typiquement vernien) ne voit pas la femme nue au balcon, dont les seins sont dissimulés par un gros nœud rouge, pareil à ceux dont on affublait les robes de jadis (*Les Phases de la lune I*, 1939). Ailleurs, il est tout aussi peu attentif à la présence des nudités qui s’épanouissent dans la forêt (*L’Éveil de la forêt*, même année). Inutile de multiplier les exemples qui nous ont valu de multiples pages sur la thématique de l’incommunicabilité entre hommes et femmes censée hanter Paul Delvaux ou sur la rencontre surréaliste entre un *XIX^e* siècle, très collet monté, et une Antiquité païenne, très dépouillée, qui s’observe dans ses tableaux.

Je m’en tiendrai à une question à tiroirs (mais qui n’a peut-être rien d’original) à propos d’une œuvre relevant de ce «climat Jules Verne», *Le Congrès* (1941). Cette fois, Liden-

brock, le nez rivé sur sa géode, est représenté à gauche avec d’autres savants indifférents aux femmes nues, à droite, dont deux sont coiffées de chapeaux à plumes extravagants. Derrière elles, on voit un personnage à barbe blanche quitter l’assemblée en remettant son

Le savant, tout à sa contemplation de la géode, ne voit pas les femmes nues coiffées de chapeaux à plumes. Derrière elles, est-ce Jules Verne qui quitte la salle? Paul Delvaux, *Le Congrès* - Dexia Banque - photo L. Schrobiltgen. © Fondation P. Delvaux, St Idesbald - Sabam Belgium.

chapeau. Ne s’agit-il pas de Jules Verne? Et, dans l’affirmative, puisqu’il s’en va, n’est-ce pas une manière de nous dire picturalement que l’écrivain n’est vraiment pas du côté de la science, mais du côté de l’amour? J’ajoute que le personnage jette en partant un regard en coin sur les spectateurs que nous sommes, tout comme la femme nue du premier plan d’ailleurs. «*Je vous laisse à vos contradictions*», semble dire l’homme. Nous sommes en 1941, en pleine période de l’Occupation. La science, sous un certain régime, est en train de faire, *dans l’indifférence*, les ravages que l’on sait. ▲

le point de vue est celui du neveu, pas nécessairement celui de Jules Verne. Mais de l’auteur Jules au narrateur Axel (l’axe du récit), je crois d’autant plus facilement à une identification que le premier, par la suite, fait entendre plusieurs fois le même son de cloche passablement blagueur, la même plainte de l’homme normal, attiré par les voluptés, face au déviant aimanté par l’idée fixe et l’orgueil démesuré du chercheur. Original, le professeur Lidenbrock? Bien sûr, mais c’est une originalité qui comporte pas mal de traits négatifs. Il y a de l’égoïsme et de l’avarice chez ce savant bibliomane qui fait profession de vivre «*loin de la terre, et véritablement en dehors des biens terrestres*». Si Lidenbrock est un être qui ne cesse de partir, c’est qu’il est au sens figuré «complètement parti».

Il est piquant, au début du livre, que ce soit le neveu, rival de l’oncle dans l’interprétation du monde, qui trouve la clé du cryptogramme. Pour être compris, le document exigeait d’être lu à l’envers. Comment ne pas être tenté de voir là une métaphore de toute l’œuvre de Verne? De fait, on ne s’est pas privé, de Marcel Moré à Marc Soriano, de la mettre cul par-dessus tête, cette œuvre illustre, de jongler avec elle comme Lidenbrock avec ses géodes. Pris au piège d’une herméneutique infinie, Verne est-il encore Verne ou un pur miroir sur lequel projeter ses fantasmes? Mais, avec ce romancier qui brouille si délibérément les cartes, peut-on jamais être sûr et certain? Et la jouissance du lecteur ne vient-elle pas précisément de ce vertige qu’il éprouve face à l’indécision interprétative absolument voulue, organisée, programmée par l’écrivain?

Dans le *Voyage au centre de la terre*, chacun peut s’amuser à relever les multiples indices de cette valse-hésitation orchestrée de main de maître. Ainsi, d’entrée de jeu, la discussion entre Lidenbrock et son neveu autour d’une carte de l’Islande. Qu’y voit le premier? Pour l’essentiel, la représentation d’objets mesurables. Quant au second, il dit d’une presqu’île qu’elle est «*semblable à un os décharné, que termine une énorme rotule*». Vaut-il mieux penser par images ou penser par équations? Vaut-il mieux personnifier le monde que de le mathématiser, s’interroge le lecteur. Bien sûr, un romancier, même scientifique, aura toujours une petite préférence pour la première solution. Mais sous son regard les choses ont plutôt tendance à se brouiller. Il faut pédagogiquement affirmer que les merveilles de la nature peuvent toujours trouver une explication physique, mais cela ne va pas sans réticence. D’où le questionnement angoissé à propos du savant faustien qu’il met dans la bouche d’Axel: «*Venais-je d’entendre les spéculations insensées d’un fou ou les déductions scientifiques d’un grand génie?*» D’un bout à l’autre du livre, le soupçon de folie pèse à ce point sur les épaules de Lidenbrock qu’il contamine l’ensemble de l’interprétation. Le charme du récit vient de son caractère hybride, entre volonté de transmettre un savoir et jeu intertextuel, dialogue discret, mais néanmoins bien réel, avec de vieilles machines poétiques comme l’*Odyssée*, où la visite dans l’anti-monde racontée par le héros occupe le centre de la narration³. Relevons aussi, par ci, par là, les allusions érotiques. C’est le narrateur qui parle de «*la croupe du volcan*», de «*la volupté des hauteurs*», c’est lui qui compare le cratère à «*un énorme tromblon évasé*» et nous précise que l’ombre du Scartaris «*vint lécher doucement le bord de la cheminée centrale*». Jules Verne ignorait-il vraiment qu’un

Voyage au centre de la Terre: le radeau sous-terrain. © Maison Jules Verne - Amiens.

coup de tromblon se dit d’un coït et que le mot *cheminée* renvoie au sexe féminin⁴?

Esprit magique, analogique, contemplatif contre esprit positif, géométrique, scientifique. Jules Verne l’enchanteur insiste sur le désenchantement auquel se livre le savant. Qu’on se rappelle l’échange verbal entre Axel et son oncle face à l’océan souterrain: «*C’est merveilleux!*», dit l’un. «*Non, c’est naturel*», le corrige l’autre. On ne peut être plus clair. Trop requis par la science, trop pressé de la faire progresser, Lidenbrock appartient-il encore au monde des hommes? En tout cas, le poétique neveu notera ces mots cruels: «*Je remarque que le professeur Lidenbrock tend à redevenir l’homme impatient du passé, et je consigne le fait dans mon journal. Il a fallu mes dangers et mes souffrances pour tirer de lui quelque étincelle d’humanité*».

Prométhéen et faustien

Il y a donc un aspect prométhéen tout autant que faustien chez Lidenbrock comme chez d’autres figures de savants verniens. Une fâcheuse tendance à se croire au-dessus des êtres et des choses, à faire concurrence à la Providence, à provoquer les dieux⁵. Reconnaissons que ce personnage enclin à pontifier, cette belle mécanique universitaire, a des ratés, que les mots difficiles, par exemple, lui sont un supplice quand il doit les prononcer en public. L’aventure dans laquelle il entraîne Axel n’a pas que des implications scientifiques. Elle fait régresser dans un univers précédant la civilisation, un univers uniforme, sans contrastes, *sans ombre*.

Si Jules Verne n’avait été qu’un vulgarisateur, un petit maître de l’anticipation, il y a belle lurette que nous ne le lirions plus. C’est parce qu’il nous séduit, parce qu’il nous détourne du droit chemin *dans le moment même* où il nous instruit qu’il nous fascine encore. Nous n’en avons jamais assez de ses tours et de ses détours. Pour notre plaisir, il fut bien moins un descendant d’Archimède qu’un enfant d’Ulysse. ▲

¹ *Voyage au monde* de Jules Verne.
² Un thème magnifique-ment traité par Simone Vierende dans son *Jules Verne et le roman initia-tique*. Le *Voyage* est aussi à sa manière un roman de chevalerie où la jeune fille incite son prétendant à partir en expédition afin d’être «un homme» à son retour. Voir encadré page.....
³ Pur clin d’œil odysseén, le *Voyage* nous ménage ainsi une rencontre avec une variante antédilu-vienne de Protée, «nou-veau fils de Neptune» qui n’est plus chargé de gar-der des phoques, mais des mastodontes. Ce ber-ger des profondeurs, pas question de le consulter: il n’est plus un intermé-diaire sur la route du retour.
⁴ Cf. le *Dictionnaire éro-tique* de Pierre Guiraud, s.v., p. 623 et 221. Plus loin, Axel s’écrie: «*Je frémissais à la pensée de m’égarer dans les pro-fondeurs de ce “labyrin-the”*» (= sexe de la femme selon Guiraud, *op.cit.*, p. 407). Il est aussi question des «entrailles du globe». Lorsqu’il montre Lidenbrock sur le point de consulter la boussole («*Il était gai, allègre, il se frottait les mains, il prenait des poses! Un vrai jeune homme!*»)), Jules Verne est-il conscient du double sens du mot «boussole» (= sexe de la femme, Guiraud, s.v., p. 187)?
⁵ «*Debout sur le rocher, irrité, menaçant, Otto Lidenbrock, pareil au farouche Ajax, semblait défier les dieux*», écrit Verne.

Hexagonal et universel

ANDRÉ KOECKELENBERGH

J’avais dix ans en 1939. Comme bien des garçons et des filles de mon âge, sortis du *Journal de Mickey* et de *La Semaine de Suzette*, des *Malheurs de Sophie* ou de *La petite Fadette*, c’est auprès de Jules Verne que nous avons appris à mieux lire, à admirer les progrès techniques des cent années précédentes ainsi qu’à rêver aux conquêtes du futur. Hélas, c’est la guerre qui a concrétisé dans nos esprits encore malléables le travail à la chaîne, les blindés, les forteresses volantes et les sous-marins. Les communications radio s’étaient développées, l’image ne les accompagnait point encore. Aller vers la Lune restait un mythe. Ernest Esclangon, directeur de l’Observatoire de Paris ne venait-il pas de démontrer avec talent qu’il était physiquement impossible de satelliser de manière stable un engin autour de ce globe que Verne avait con-tourné en quatre-vingts jours et en esprit.

Ainsi, ma génération a-t-elle été trempée dans le chaudron alchimique de Verne, tel Achille dans le Styx! Et c’est par ce tendon que nous avons souffert en mesurant l’espace entre réalité et fiction...

Jules Verne est le gamin qui fugue pour embarquer à Nantes et qui se fait rattraper. C’est le voyageur qui com-pense par la pensée et la plume ces voyages extraordinai-res dont il se prive. C’est le marin qui en est réduit au cabotage avec ses goélettes –St Michel I, II, III– de petit-bourgeois nanti. Un peu fouriériste, un peu plus saint-simonien, cœur à gauche, portefeuille à droite, il adore les héros révolutionnaires partout dans le monde... sauf en France. Les barricades de 48, il les ignore (il a vingt ans et vit en province) et la Commune de 70, il la condamne. Cela ne l’empêchera pas «d’aider» Louise Michel en lui ache-tant –c’est controversé– l’idée d’un voyage dans le monde sous-marin. De même, c’est à Kropotkine, un autre liber-taire célèbre, qu’il doit des détails dont il garnit son *Michel Strogoff*. Progressiste ambigu et libéral, il sera élu con-seiller municipal d’Amiens sur une liste centre gauche. Il est passionné par le prodigieux bond en avant qu’accom-plit la science de son temps. Il croit, comme Louise, Hugo, Ferry et le père Combes que l’éducation du peuple, libérée des dogmatismes, sera le ferment des temps nouveaux.

Sa religion s’apparente à celle d’Hugo, il n’hésite pas à invoquer le tout-puissant et le traite même de *Grand Architecte de l’Univers* dans *Le voyage au centre de la Terre*. Il n’est vraisemblablement pas franc-maçon, mais bien de ses amis le sont ou le seront. Il en parle avec considération (*Les enfants du capitaine Grant*), et décrit *Les Loges d’Écosse* (*Journal de voyage*, cité par Simone Vienne). Peut-être même, avait-il quelques affinités avec les Rose-Croix (*Bourses de voyage*). Ces allusions n’ont-

Cinq semaines en ballon - illustration de Riou. © Maison Jules Verne - Amiens.

elles d’autre but que d’attiser le mystère et l’insolite? Ses œuvres s’inspirent de notre légendaire familial et évo-quent un symbolisme caché dont divers auteurs s’effor-cent de soulever le voile.

Très jeune, il avait fait la connaissance de l’éditeur Hetzel, devenu un ami fidèle. Il fera sa fortune (et la sienne pro-pre). Avec Jean Macé, le père de la Ligue de l’Enseigne-ment en France, ils publient, dès 1864, leur fameux *Magasin d’Éducation et de Récréation*. Verne traversera le Second Em-pire et les débuts de la III^e Répu-blique, sans trop exprimer de préférences, s’attachant à une tâche éducative qu’il juge priori-taire. Il réussira au-delà de ses espérances et inspirera au moins quatre générations de jeunes et d’adultes durant un siècle. Il n’a pas son pareil pour tenter d’ex-pliquer les phénomènes de la Nature. S’il commet ici et là des erreurs, elles passent dans le tumulte de ses imaginations créatrices et dans les intermi-nables longueurs de ses descrip-tions géographiques. Il lit Buf-fon, passionnément, emprunte beaucoup à Humbold, le plus illustre des voyageurs de son temps, et sans doute aussi à Élisée Reclus. Seuls des scienti-fiques très scrupuleux lui font reproche d’être imprécis. Notre Jean-Charles Houzeau, pourtant attaché au même idéal fourié-riste et éducatif, ne l’apprécie guère. Il le juge à la fois superfi-ciel, conformiste et trop porté sur

la fiction pure. Verne est plus Lamarckien que Darwinien, mais évolutionniste comme tous les «conservateurs-pro-gressistes »(!) de son temps.

Hexagonal

La défaite militaire de 1870 ranime en lui des sentiments nationalistes déjà bien assis. Il est anglophobe (Capitaine Nemo) et germanophobe (Herr Schültze). Assez raison-nablement, son esprit est tourné vers cette forme d’hu-mour vif qui caractérise l’homme de théâtre et de libret-tiste, c’est un parfait contemporain de Meilhac et Halévy dont la verve alimente Jacques Offenbach avec qui il est en rapport. C’est un fils de Molière et de Beaumarchais: Passepartout (dans *Le Tour du Monde en quatre-vingts jours*) et Ben Zouf (dans *Hector Servadac*) sont des ému-les de Sganarelle et de Figaro. Comme une majorité de Français, il pratique un antisémitisme caricatural (Isac Hakhabut, dans *Hector Servadac*) ainsi qu’un colonia-lisme paternaliste franco-français. La France apporte la civilisation, les Anglais véhiculent l’esclavage et la répres-sion: révolte des Cypaies (*Vingt mille lieues sous les mers*), guerre des Boers (*Étoile du Sud*), Québec libre (*Famille sans nom...* qui arbore le drapeau noir!). Il ignore super-bement la guerre du Tonkin. Une part importante de la francolâtrie que l’on rencontre en Belgique tient, sans aucun doute, à l’idée que nous nous faisons de la France à travers les grognards et les héros de Jules Verne et de Victor Hugo!

C’est en cela qu’il est hexagonal. Comme Erckmann-Chatrian (qui publient également dans le *Magasin...*) il rêve de récupérer l’Alsace et la Lorraine (*Les 500 millions de la Bégum*).

Universel

Globe-trotter par la pensée plus que par les jambes, il ouvre l’esprit de ses lecteurs par la richesse surabon-dante de ses descriptions. Il n’affiche guère une attitude ➤

© X. Lambours

 Le photographe Xavier Lambours a réalisé avec des élèves du Lycée professionnel Romain Roland d’Amiens, un travail littéraire par l’image avec pour mobile Jules Verne et son *Tour du Monde*.

Jules Verne et le roman initiatique*

Entre le *Da Vinci Code* et l’œuvre de Jules Verne, il y a l’épaisseur qui sépare le roman à clés du roman initiatique. C’est ce qui m’a incité à sortir des oubliettes le remarquable travail de Simone Vienne, publié voici plus de trente ans, et quasiment introuvable, hélas!

Jules Verne diffuse la connaissance et tente par son imagination créatrice de mettre l’avenir en perspective. Il dépasse le positivisme et le scientisme confortable de son temps. Par le comportement de ses personnages, leurs réflexions, leurs actes et leur destinée, il développe un processus mental qui laisse à chacun sa liberté de jugement. Il initie ainsi à une prise de conscience supérieure.

C’est à ce niveau de réflexion que se situe l’épaisse thèse (770 pages) de Simone Vienne. L’œuvre de Jules Verne est considérable. Ses personnages sont multiples, cosmopolites et s’activent sur toute la Terre, d’un pôle à l’autre. Leurs aven-tures représentatives de cet esprit qui anime la société du XIX^e siècle, industrielle, commerciale et conquérante au sens du colonialisme.

Cela constitue une nasse extraordinaire où s’entre-croisent d’innombrables courants de comporte-ments et de pensées. Simone Vienne nous dévoile une trame initiatique où il est difficile de repérer les intentions de Verne et ce qui découle simplement de sa vaste culture d’autodidacte.

Quatre chapitres traitent du «scénario initiatique» aux trois degrés qu’on s’ac-corde à reconnaître en ce sujet: au pre-mier degré *Le voyage au centre de la Terre*, au second l’initiation héroïque, «la lutte contre le monstre» (*Michel Stro-goff*, par exemple), enfin l’initiation supérieure, celle qu’on trouve dans *L’île mystérieuse* au travers des rela-tions entre le capitaine Nemo et Cyrus Smith.

Ensuite, trois chapitres s’intéressent aux héros: les relations père et fils, maître et disciple, la qualité humaine des initiables et celle des profanes. En termes mozartiens ce qui lie entre eux Sarastro, Tamino et Papageno.

Le volume se termine par l’examen du «symbolisme de la quête» omni-présent chez Jules Verne, celui de la révélation et de l’éternel retour avec le rôle des processus cycliques. Il conclut par une recherche d’éthique désabusée face aux conséquences du comportement humain, à l’im-puissance de la science à vaincre les vieux fantasmes, au «crépuscule des dieux» et aux contradictions et hypocrisies de «la société».

Pour terminer, Simone Vienne relève en quoi la quête vernienne diffère de celle du guerrier antique (Ulysse) et du chevalier chrétien (Perceval): c’est celle du chercheur moderne. Elle montre en quoi les dieux et les mythes avaient une «puissance» pour les anciens, en quoi l’«ineffable illusion» de la possession du Graal répondait aux interrogations de l’an mil et en quoi Jules Verne pose, à la fin du XIX^e siècle, la question du progrès et du destin de l’humanité. Il nous invite à y chercher une réponse.

Jules Verne est mort depuis cent ans. Son jugement doux-amer sur la société humaine reste très actuel.

André Koeckelenbergh

* par Simone Vienne, 1973, éditions du Sirac, Paris.

polémique vis-à-vis de la société. Néanmoins, s'il évoque la justice, c'est pour en dénoncer les erreurs et en ridiculiser les agents (*Le tour du monde en quatre-vingts jours* ou *Un drame en Livonie*). Ses personnages sont très typés, souvent jusqu'à l'excès, (Michel Ardan, Lidenbrock, Nemo, Kéraban). Il se veut neutre: un lecteur attentif tirera, à titre individuel, la morale que lui suggèrent les événements. Un lecteur superficiel se contentera de l'histoire brute et la subira soit avec plaisir, soit avec la somnolence née de son épaisseur. Ses «Nouvelles» expriment souvent plus clairement le fond de sa pensée (*Martin Paz*, *Docteur Ox*).

Jules Verne est-il, comme les auteurs de romans historiques, Dumas père ou Zévaco, un écrivain dont la prolixité est alimentaire? Certes, il a un contrat de vingt ans avec son éditeur et ami Hetzel. Son écriture claire, soignée, correcte et son souci du détail sont un effet de sa conscience professionnelle et de sa manière d'être. Comme les bourgeois de son temps, il est rangé, méthodique et un tantinet maniaque. Mais ne rêve-t-il pas de tout le contraire?

L'universalité de Jules Verne tient à l'extraordinaire multiplicité des décors, des caractères et des aventures où s'entrelacent les fictions et les connaissances réelles. Presque chacune de ses œuvres développe, souvent en trame subtile, l'un ou l'autre de nos mythes fondateurs.

L'Espace à conquérir

Le père russe de la conquête spatiale, Tsiolkovsky, et von Braun, son équivalent occidental, avouent qu'il doivent leur vocation à Jules Verne. D'innombrables scientifiques et littéraires de tous pays et de tous langages font des commentaires similaires. Antoine de Saint-Exupéry, Paul Claudel, Michel Butor, Jules Roy ou Michel Serres n'hésitent pas à se référer à lui.

Les profondeurs de la Terre (*Voyage au centre de la Terre*), l'eau (*Le Chancellor*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *Pilote du Danube*, *Mistress Branican*), l'air (*Cinq semaines en ballon*; la première partie de *L'île mystérieuse*), le feu (les volcans d'Islande ou du Pacifique), les quatre éléments lui servent de support. Les glaces (l'Antarctique dans *Le Sphinx des glaces* et l'Arctique dans *Hivernage dans les glaces*); la forêt tropicale (*Les Enfants du capitaine Grant*, *Cinq semaines en ballon*; *Le tour du Monde en quatre-vingts jours*) sont avec l'or (*La chasse au météore*, *Hector Servadac*) et le diamant (*L'étoile du Sud*) les voies et objets symboliques qui l'obsèdent.

L'astronome qui rédige ces lignes limitera, pour la circonstance, ses commentaires au seul espace extraterrestre!

On pense immédiatement à *De la Terre à la Lune* et sa suite *Autour de la Lune*. Personnages étonnants, ces membres du Gun Club, «privés de leur guerre de Sécession», qui libèrent leurs passions vers l'Espace! Mais ne doit-on pas une part de la longue trêve entre les États-Unis et l'URSS, entre 1950 et 1990, aux investissements en

moyens et en intelligences consacrés à la conquête spatiale?

C'est un canon que ces artilleurs vont construire, Jules Verne connaît l'usage des fusées, mais reste fidèle au canon. On retrouvera une «super-Grosse Bertha» que Herr Schultze braque sur Franceville (*Les 500 millions de la Bégum*) et grâce à la puissance duquel il dotera la Terre de son premier satellite artificiel! On ne peut démêler s'il n'a pas confiance dans la propulsion par fusée ou s'il ne maîtrise pas bien les principes de l'aérodynamique. On retrouve ses préférences dans le choix des ballons libres qu'il tente de rendre dirigeables. Reconnaissons là un ami de Joseph Nadar, l'aéronaute. Il fait le choix de la sustentation par hélice (l'hélicoptère géant de *Robur le conquérant*) privilégiée par rapport aux ailes. Or, il a pourtant l'expérience des cerfs-volants! Est-ce une préférence «française» pour les globes de cristal évaporateurs de rosée proposés par Cyrano, élève du père Mersenne, par opposition à la nacelle menée par des cygnes imaginée par l'anglais William Goodwin? Pourquoi pas?

Ayant cru résoudre les problèmes de poussée initiale par des couchettes bien rembourrées, il décrit avec humour le comportement en apesanteur des héros et de leur chien (précurseur de Laika, la petite chienne expérimentale soviétique). Il leur fait contourner la Lune, revenir sur Terre et termine par une flottaison sur l'Océan comme le feront Armstrong, Glenn et Aldrin dans leur capsule Apollo.

La chasse au météore exploite les progrès de l'astrophysique débutante, évite un tsumani meurtrier lors de l'impact de l'aérolithe et présente de façon assez prémonitoire les hypothèses formulées à propos de la météorite du Yucatan à laquelle certains imputent, voici 65 millions d'années, la disparition des dinosaures. Chez Jules Verne, le météore est en or et suscite la rapacité des humains avant de se faire astucieusement évacuer vers la mer par un ingénieux système de poussée à distance. Il s'agit d'un «jet atomique» dont l'action s'apparente à celle de la «pression de radiation». L'œuvre date de 1908, et la force utilisée tient maladroitement de la dualité «ondes-corpuscules» que lèvera quinze ans plus tard Louis de Broglie!

On a évoqué plus haut le sort réservé à l'obus gigantesque (une super bombe à fragmentation) que le «méchant» Herr Schultze cible sur la cité phalanstérienne créée par son concurrent français le «paisible et humaniste» docteur Sarrazin, médecin hygiéniste. Les habitants de Franceville, avertis par un ingénieur alsacien (issu de Polytechnique avant la guerre de 1870), se sont préparés à l'attaque des «forces des ténèbres» et à leur bombardement. Mais Marcel Bruckman, calcule que l'engin sera satellisé et entraîne la foule dans les parcs pour voir passer, sombre et crachant le feu, l'«inoffensif» nouveau satellite de notre globe.

Le voyage interplanétaire est réservé à *Hector Servadac*, colonel en activité en Algérie. emporté par la comète Gallia qui frôle la Terre et en arrache un petit territoire dont un cap d'Afrique, un sommet des Baléares et un fond de Méditerranée. Gallia est minérale et constituée de «tellurure d'or».

Cette comète effectue un tour sur elle-même en douze heures. Son orbite elliptique contourne le Soleil à proximité de Vénus pour approcher Jupiter et revenir frôler la Terre après deux ans. Elle s'apparente à un excentrique «astro-blème» issu de la ceinture des astéroïdes. Fidèle à ses digressions longues, Verne consacre un chapitre à l'astronomie cométaire qui s'inspire des oeuvres de François

Arago, d'Amédée Guillemin et Camille Flammarion. Soucieux de précision et d'exactitude, on sait qu'il a consulté les mathématiciens Joseph Bertrand et Henri Garcett ainsi que l'astrophysicien Jules Janssen en diverses occasions. Evidemment, la physique des comètes a beaucoup évolué depuis Jules Verne, on ne lui reprochera pas des affirmations devenues obsolètes. Cela vaut évidemment pour les autres domaines de la technologie et des sciences qu'il aborde: chimie (*Docteur Ox*), physique (*Le Rayon vert*), botanique (*Les enfants du capitaine Grant*), minéralogie, géologie et paléontologie (*Voyage au centre de la Terre*). L'influence de Cuvier est certaine. Verne se tient au courant des découvertes marquantes de son temps et les intègre habilement dans ses œuvres qui s'étalent sur presque un demi-siècle. Il s'adapte aux novations.

À ce bilan partiel, réduit à mes seules lectures dont j'avoue ne pas avoir épuisé le volume complet, il reste à ajouter quelques leçons d'astronomie et de chimie (la nitroglycérine) données par Cyrus Smith à ses compagnons déposés sur *L'île mystérieuse*. Ils y assistent à la fin du capitaine Nemo et sont sauvés par les enfants du capitaine Grant!

M. Jules Verne par Gil, L'Éclipse (Paris) n°320, 13 décembre 1874.
© Collections Bibliothèques d'Amiens-Métropole.

J'y joins mon souvenir de gosse ébloui par un certain *Rayon Vert* dont Jules Verne donne une explication phy-

siologique qui n'est pas totalement fausse mais ne justifie pas la réalité optique du phénomène. Longtemps on a cru à une fiction romanesque et à une imagination fondée sur des récits de fantasmes oculaires. Il faut avoir eu le privilège de l'observer, ce qui est mon cas, pour comprendre tout le sens du mot beauté lorsqu'il s'applique à une couleur pure.

Beaucoup d'œuvres de Jules Verne se terminent par une mise en position relative des buts que les humains s'acharnent à atteindre. Ainsi, l'Étoile du Sud explose sous les yeux de ses admirateurs, ruinant leur propriétaire contesté. Le météore en or glisse dans les flots et disparaît à jamais au désespoir de l'État groenlandais. Ayant cru avoir perdu son pari, Philéas Fogg trouve l'amour de sa belle et c'est en envoyant Passepartout chez le pasteur qu'il s'avise qu'il est arrivé avec un jour d'avance au calendrier!

Grâce au *Rayon vert*, la leçon devient poétique, le «trésor» échappe à ceux qui l'ont obstinément cherché: «...ils s'oublièrent tous deux dans la même contemplation! Hélène avait vu le rayon noir que lançaient les yeux du jeune homme; Olivier, le rayon bleu que lançaient les yeux de la jeune fille! Le Soleil avait entièrement

disparu: ni Olivier, ni Hélène n'avaient vu le Rayon Vert». ▲

Un capitaine de quinze ans pour toujours

Les parents de Jean possédaient trente et un «Jules Verne» dorés sur tranche: un de la collection originale (Hetzel) et trente édités par Michel de l'Ormeriaie au XX^e siècle. Jean -84 ans au printemps- préférait *Un capitaine de quinze ans*, qu'il lisait à peu près à cet âge, vers 1935. Mais ce livre, dans un état impeccable, est incomplet: le relieur devait sans doute être amoureux car je n'ai pu trouver, malgré les deux volumes de ce titre, l'œuvre en entier... ce que je ne manquerai pas d'approfondir une autre fois.

En effet, *Un capitaine de quinze ans* offrirait déjà matière à deux articles: l'un sur la traite des Noirs, vue par Jules Verne, précurseur de cet aspect (le commerce triangulaire et l'autre, vers l'Afrique occidentale, Zanzibar...), et qu'il traite sans romantisme mais avec lucidité. Un autre article pourrait partir de cette question célèbre: «*M. Livingstone, je suppose?*»

Aujourd'hui, je suis fort emballée par ma découverte du Jules Verne de ma propre enfance et de mon adolescence, celui des éditions *Princeps*, du capitaine Nemo, de Phileas Fogg et surtout de *Mathias Sandorf*, mon livre préféré car il s'agit de liberté défendue au risque de sa vie par ce comte hongrois en 1848.

Mais revenons à notre «capitaine de quinze ans» qui vaudrait à lui seul deux thèses de doctorat sur les portes qu'il ouvre: un autre type de roman historique, un œil différent sur les femmes, du XIX^e siècle, de son temps... Il s'agit de Dirck Sand, jeune héros sauvé du naufrage qui, fait prisonnier par des marchands d'esclaves, va mettre en œuvre avec des amis noirs, une tactique intelligente pour sortir de leur situation

d'enchaînés.

Un conseil peut-être superflu au lecteur d'aujourd'hui: relire avec un œil actuel les intuitions, prémonitions et fines observations de cet écrivain majeur du XIX^e siècle. Majeur car une classification catégorique continue de le placer parmi les écrivains pour adolescents ou les charmeurs d'enfants. Jules Verne a su voir et observer le monde sous d'autres angles que les éminents écrivains parisiens d'alors et d'aujourd'hui. Sa sensibilité lui a permis de montrer, de faire connaître l'horrible cruauté de la traite des Noirs, et donc de tous ceux qui subissent ce sort encore aujourd'hui.

Ces seules considérations, ajoutées aux qualités littéraires et scientifiques qu'on lui connaît, valent, selon moi, le détour.

Georgette Smolski

Un véritable inventaire technologique

Le goût de la science

JESUS NAVARRO*

L'écrivain n'était pas un prophète mais un éveilleur de curiosité pour ses lecteurs.

Dans presque tous les entretiens que Jules Verne accorda pendant les dix dernières années de sa vie, les journalistes voulaient le faire parler de ses capacités prophétiques. L'écrivain expliquait alors patiemment qu'il n'était pas un prophète, qu'il s'était limité à introduire dans ses romans des inventions récentes qui allaient bientôt faire partie de la réalité quotidienne. Mais c'étaient là des explications inutiles: de nos jours encore, le nom de Verne est très souvent associé à des anticipations futuristes, et pas seulement parmi le grand public. Il aurait anticipé, entre autres inventions, le sous-marin et le scaphandre autonome, affirme *The New Encyclopaedia Britannica*, édition 1994. Cette affirmation ne peut que surprendre, puisque dans la même édition, on peut lire qu'en 1800, l'ingénieur américain Fulton essaya de convaincre Napoléon de lui acheter son sous-marin, baptisé... *Nautilus*. Et l'on peut lire encore qu'en 1770, il existait déjà quatorze brevets de sous-marins, rien qu'en Angleterre. Mais les mythes ont la vie longue et peuvent même subir des mutations. N'a-t-on pas vu au cinéma le capitaine Nemo à bord d'un *Nautilus* propulsé par l'énergie nucléaire, sans doute pour faire plus précurseur encore?

La lecture de ses romans ne fait que confirmer ce que Verne essayait d'expliquer en vain à ses visiteurs. Quand il se réfère à des inventions récentes, il donne toujours le nom de l'auteur. Dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le capitaine Nemo raconte au professeur Aronnax que son scaphandre n'est qu'une adaptation de l'appareil Rouquayrol-Denayrouse. Sans doute ces noms sont-ils aujourd'hui ignorés. Rappelons donc que l'ingénieur des Mines Benoît Rouquayrol conçut en 1860 une bouteille à air comprimé, munie d'un régulateur de pression pour que le personnel de sauvetage qui rentrait dans la mine, après une explosion de grisou, puisse respirer. En 1865, Auguste Denayrouse adapta l'invention pour son usage sous les eaux. Un scaphandre de plongeur permit d'éliminer la simple pince au nez qui empêchait d'inhaler l'air vicié des mines. Une des innovations de Nemo fut de munir la bouteille d'un petit robinet afin de charger sous l'eau ses fusils à air comprimé.

L'action des romans de Verne est presque toujours, à quelques années près, contemporaine au moment de la rédaction et donc de la première publication. Verne

genre littéraire: le roman géographique et scientifique. Le jeune Verne rêvait de connaître la gloire littéraire grâce à ses pièces de théâtre, mais celles-ci n'eurent qu'un modeste succès. Cependant, la fréquentation de gens comme Jacques Arago lui permit de découvrir les narrations géographiques, et son premier essai dans ce genre changea son orientation littéraire et sa vie. Dans *Cinq semaines en ballon*, il décrit un voyage d'exploration à travers l'Afrique, sujet d'intérêt à une époque où les pays industrialisés de l'Europe s'étaient lancés dans les conquêtes coloniales. Le ballon, alors à la mode, était le moyen de surmonter les difficultés pratiques de la traversée. L'éditeur Hetzel s'empressa d'accepter le manuscrit et le roman fut publié en 1863. Il venait de trouver l'auteur capable de développer ses propres plans éducatifs et d'introduire la science dans la littérature. Hetzel, un défenseur de l'éducation obligatoire, laïque et gratuite pour tous, concevait l'instruction comme un moyen de former les nouveaux citoyens, d'effacer les restes de superstition encore présents dans la société moderne, et il consacra à cette tâche une bonne partie de son activité comme éditeur. À partir de 1865, les romans de Verne formèrent la série des *Voyages extraordinaires* avec, comme objectif déclaré par Hetzel, de résumer «toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, élaborées par la science moderne». Et Verne s'appliqua à cette tâche sous l'œil attentif de son éditeur. En fait, ce n'est que parmi les romans publiés avant la mort d'Hetzel en 1886 qu'on peut trouver strictement le genre «géographique et scientifique».

Verne n'était pas un scientifique, mais un juriste de formation qui voulait se consacrer à la littérature et travaillait à la Bourse de Paris en attendant son heure. Ses connaissances scientifiques étaient basées sur les lectures de revues, livres et encyclopédies qu'il fit tout au long de sa vie. Il prenait des notes de ses lectures, et il parvint à posséder plus de vingt mille fiches, dont il se servait au moment de la rédaction de ses œuvres. Les héros du *Voyage au centre de la Terre*, roman publié en 1864, utilisent un appareil de Rumkhorf pour s'éclairer dans les ténèbres souterraines. Dans une note en bas de page, Verne décrit ce qu'est cet appareil (un précurseur du tube fluorescent, pouvons-nous dire aujourd'hui), et ajoute que M. Rumkhorf «vient de gagner, en 1864, le prix quinquennal de 50 000 francs que la France accorde à la plus ingénieuse application de l'électricité». Il est évident que Verne tenait à fournir une information d'actualité à ses lecteurs: cette dernière information fut ajoutée sans doute pendant la correction des épreuves. Quand ses notes ne suffisaient pas, il n'hésitait pas, si j'ose dire, à mettre la main à la pâte. Pour écrire *L'île mystérieuse*, Verne prit des leçons de chimie et fit des stages pratiques dans une usine de produits chimiques, afin de montrer quel parti pouvait être tiré des connaissances scientifiques pour survivre dans une île perdue au milieu du Pacifique.

Une science au service de l'humanité

L'électricité signifia une révolution au XIX^e siècle, et elle est présente dans les *Voyages extraordinaires*. Mais un physicien peut s'étonner de ne pas trouver mentionnés les noms de scientifiques comme Oersted, Ampère ou Maxwell. Seul le nom de Faraday est signalé parmi les ouvrages de la bibliothèque du *Nautilus*. La mention de Hertz dans *L'étonnante aventure de la mission Barsac* doit être attribuée à Michel Verne, qui récrivit tous les romans posthumes de son père. Ce qui de nos jours s'appelle science fondamentale apparaît chez Verne surtout sous la

forme de répertoires taxonomiques des trois règnes animal, végétal et minéral. Comme l'a justement signalé Michel Serres, c'est comme si Verne voulait prouver par là que toutes les connaissances peuvent se classer, qu'elles forment un ensemble fini et limité. La science qui intéresse Verne est celle qui, par ses applications et réalisations pratiques, peut permettre de mieux exploiter les ressources naturelles, de modifier la nature au bénéfice de l'humanité. Les héros de Verne sont de vrais disciples de Saint-Simon: hommes d'action plutôt que de plume, ingénieurs plutôt que scientifiques. Ses romans reflètent l'optimisme généralisé des sociétés européennes industrialisées de la seconde moitié du XIX^e siècle, où l'on croit que le progrès scientifique et technique permettra de résoudre tous les problèmes de l'humanité.

Verne a participé d'une façon particulière aux efforts de vulgarisation de la science si caractéristiques du XIX^e siècle. Romancier avant tout, il cherchait à écrire de bonnes histoires pour distraire. Mais aussi, suivant en cela et son contrat et les indications de son éditeur, il écrivait pour éduquer et instruire, et ceci d'une manière où il est souvent difficile de séparer le discours scientifique du discours narratif. Après la lecture de *Michel Strogoff*, on n'oublie pas que la chaleur d'une lame incandescente évapore d'abord les larmes des yeux avant de blesser la rétine; après celle de *Un capitaine de quinze ans*, qu'un morceau de fer peut modifier les indications d'une boussole. Ces petites leçons de choses sont en effet données dans des moments particulièrement dramatiques, qui aident à mieux s'en souvenir.

L'aspect vulgarisateur de Verne est encore valable au XXI^e siècle, non pas pour les connaissances en soi, qui souvent se réfèrent à de vieilles théories périmées ou contiennent des erreurs, mais pour cette façon particulière de capter l'attention des lecteurs. C'est ce que Émile Zola avait entrevu quand il écrivait, en 1880, que si la lecture des livres de Verne n'est pas la meilleure façon de devenir savant, elle donne au moins la curiosité de savoir. La vocation de Verne d'éveiller la curiosité chez les jeunes et les moins jeunes, d'initier le goût pour la connaissance, continue à produire son effet de nos jours. Quand son lyrisme fait une apologie de la science et du progrès, Verne transmet aussi un goût pour l'aventure et les découvertes, il montre la présence du merveilleux, de l'extraordinaire dans la science et ses réalisations pratiques. Et en même temps que le goût pour l'aventure, il transmet le goût pour les explications rationnelles des phénomènes naturels: se laisser porter par les rêves d'aventures ne signifie pas renoncer à l'analyse réfléchie. ▲

L'ingénieur Cyrus Smith, personnage principal de *L'île mystérieuse*, vient d'obtenir de la nitroglycérine. Ses vastes connaissances encyclopédiques et pratiques lui permettent d'exploiter toutes les ressources fournies par la nature et survivre ainsi, lui et ses compagnons, dans une île déserte au milieu du Pacifique.

De la Terre à la Lune. © Maison Jules Verne - Amiens.

mélangeait ainsi fiction et réalité, en laissant parfois le doute chez ses lecteurs, qui pouvaient se poser des questions sur l'existence réelle du Dr Fergusson ou du capitaine Hatteras. De la sorte, l'écrivain pouvait aussi affirmer sa conviction que si les inventions qu'il décrivait n'étaient pas encore une réalité, elles allaient le devenir dans l'immédiat, laissant de côté quelques détails techniques. Cette règle de la contemporanéité de l'action a une importante exception dans le roman *Paris au XX^e siècle*, écrit aux environs de 1863 mais publié finalement en 1994. Pour des raisons qu'on ne peut que conjecturer, l'action se situe en 1960. Mais le métro à air comprimé ou le «pantélégraphe» étaient bien des réalités de son époque, citées parmi d'autres inventions dont on parlait dans les publications scientifiques. De ce point de vue, les romans de Verne contiennent un précieux inventaire à l'aide duquel on pourrait refaire l'histoire de la technologie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Un nouveau genre littéraire: le roman géographique

En 1876, dans son *Dictionnaire Universel du XIX^e Siècle*, Pierre Larousse attribue à Verne la création d'un nouveau

Les titres et intertitres sont de la rédaction.

Un entretien avec François Schuiten

Verne comme mythologie graphique et narrative

PROPOS RECUEILLIS
PAR FRÉDÉRIC SOUMOIS

François Schuiten est dessinateur, mais aussi raconteur d'histoires et créateur d'univers. Avec son complice Benoît Peeters, il a créé voici plus de vingt ans le cycle des cités obscures, où le héros principal est la ville et son architecture, avant les personnages de chair et de sang qui l'habitent. Son univers graphique convient si bien au monde de Jules Verne que l'éditeur Gallimard, au moment de publier en 1994 le manuscrit oublié de Verne, *Paris au XX^e siècle*, lui demanda d'en réaliser la couverture. C'est également sous sa direction artistique que Amiens Métropole a entamé la rénovation de la Maison de Jules Verne.

Quelle est la descendance graphique et narrative de Jules Verne dans la bande dessinée contemporaine?

J'ai un avis très tranché là-dessus. Si on s'approche trop de Jules Verne, c'est une catastrophe, parce que ce qu'avait fait Jules Verne était déjà très narratif et graphique. L'adapter tel quel, c'est nécessairement revenir en redondance. Face à ces gravures magnifiques de la collection Hetzel, la bande dessinée est nécessairement réductrice et ne peut atteindre à l'émotion liée à la lecture de ces livres. Pour arriver à en retrouver l'esprit, pour entrer en résonance avec cette œuvre, il faut s'en éloigner un peu. Il y a bien entendu Tardi, avec le *Démon des glaces*, mais aussi Druillet...

Une référence surprenante. Dans son album, Tardi rend un hommage-décalage graphique évident, mais Druillet est flamboyant, tellurique, déstructuré et très sombre à la fois...

Oui, mais sa référence est plus profonde au niveau de l'ampleur et de la dimension de l'œuvre, ce n'est justement pas un hommage littéral... Une autre œuvre magnifique influencée par Verne comme un «pré-texte» est *Mystérieuse, matin, midi et soir* publié en 1971 par Jean-Claude Forest. Cette histoire dessinée utilise *L'île mystérieuse* comme référence, mais c'est dans les libertés qu'il prend avec le texte de Verne que Forest lui rend le plus original des hommages. Verne trop littéral, c'est plat parce que cela a déjà été fait... Il faut parler d'autre chose en se souvenant qu'il fut un extraordinaire descripteur de son époque, un fabuleux découvreur de techniques, un talentueux metteur en scène de son époque. Une époque qui est déjà la nôtre. C'est la suite du siècle des Lumières... il est le chantre de l'humain. Au milieu d'une Terre qui

change, parce qu'elle est chaque jour cartographiée, explorée. Bien entendu, toutes les époques nous ont construits, mais celle-là est restée déterminante dans notre présent.

C'est aussi une ode au progrès conçu comme tout-puissant...

C'est le positivisme sur la science qui peut tout régler pour peu que l'on y mette le temps et l'énergie. Un positivisme que nous avons perdu. La science est le maître-mot qui donne à cette œuvre sa durabilité. Mais attention, Verne n'est plus lu, les livres d'origine ne sont plus parcourus. Ce qui perdure, c'est une mythologie, un univers, un esprit, des personnages. Les gens confondent parfois son illustrateur avec Gustave Doré, avec une imagerie plus confuse. Je ne crois pas, par exemple, que Verne fut le visionnaire que l'on prétend souvent. C'est un magnifique raconteur d'histoires, il a su saisir les grands mythes de son époque, mais ce qu'il a «anticipé» était déjà saisi par de nombreux scientifiques de son époque. En en faisant un quasi-devin, on fait la même erreur qu'en prétendant que Hergé fut le premier à faire aller ses personnages sur la Lune. Il y avait eu de nombreux voyages sur la Lune avant lui... y compris chez Verne. Mais c'est cette image, un peu faussée, que le grand public retient.

Quel serait le talent particulier qui a fait que ses histoires ont marqué?

Sans doute la multiplicité des personnages et la profondeur qu'il leur donne. Pour n'en citer qu'un, le capitaine Nemo est un personnage extraordinaire, trouble, puissant, mystérieux, avec une force intérieure, un côté noir, mais aussi un côté humain, blessé. C'est grâce à cette galerie de personnages que ses récits perdurent...

Nemo, c'est un fils du comte de Monte-Christo?

C'est clairement son héritier, mais Verne installe résolument son personnage dans son époque, avec la science d'aujourd'hui, son récit est novateur et moderne, tandis que Dumas installe sa galerie de portraits tapie dans l'histoire. Certes recréée et réinventée, mais dans l'histoire. Verne, lui, est dans son présent...

Ne fait-on pas l'impasse sur la face sombre de Verne, bien incarnée dans Nemo, dégoûté des hommes et déterminé à la destruction?

Tout à fait. En relisant l'abondante correspondance avec Hetzel, son éditeur, on voit mieux comment celui-ci a tempéré le pessimisme de Verne en l'obligeant à injecter de grandes doses de positivisme dans ses récits. La construction de l'œuvre se faisait dans un dialogue permanent entre le texte et l'illustration. On voit que Hetzel tient beaucoup à la dimension davantage positive... Quand il relâche la pression, Verne se lâche et laisse filtrer une eau beaucoup plus sombre...

Comment Verne a-t-il influencé votre œuvre?

Il apparaît à de nombreuses occasions. Comme personnage dans *L'enfant penchée*. C'est aussi la référence en double du personnage Ardan, soit Nadar, un personnage auquel je me suis beaucoup intéressé et qui était l'ami de

Verne. Benoît et moi avons réalisé une exposition au Botanique à son sujet. J'avais été frappé des liens qui unissaient Nadar et Verne. Fascinés, Benoît et moi avons un peu prolongé sa vie réelle dans l'imaginaire... J'ai lu Verne très jeune, je regardais les images et ma mère me lisait les textes. J'étais séduit par le mélange entre la gravure qui introduit dans le récit, qui crée le mystère, la façon dont on plonge dans l'histoire. Il y avait aussi cette lumière tout à fait particulière de la gravure, d'une grande qualité. Il y a aussi ce goût pour la science, pour les machines... Tout cela m'a sans aucun doute influencé. Mais il faut se garder d'en faire un simple décalque. Je trouve que le numéro spécial d'hommage du *Figaro* est un échec, à ce point de vue. Pourquoi ne pas reprendre les illustrations de l'époque? On ne pourra pas faire mieux. Ces illustrations sont comme une matrice d'imaginaire, qui a largement dépassé les frontières, Verne étant très apprécié aux États-Unis, par exemple. Mais il faut se méfier de faire «du

Verne» en copiant un style décoratif «machines et rivets»... C'est devenu une mode. On va peut-être me reprocher de l'avoir moi-même fait, mais je m'en éloigne maintenant à toutes jambes, précisément parce que cela devient un *gimmick*. Il faut traiter Verne comme De Broca avait fait du Tintin avec *L'homme de Rio*, plein de références mais sans décalque. C'est d'ailleurs toute la difficulté que nous rencontrons avec l'exposition Verne. Nous

avons de belles illustrations, des morceaux de films, mais pas un univers complet à montrer. Ce qu'il y a à montrer, c'est cet objet parfait, le livre d'Hetzel, rouge et doré, épais, l'émotion qui se dégage du rapport entre le texte, l'image et les petites légendes, le rythme parfait des chapitres qui incite à lire toujours le suivant, jusqu'au bout de la nuit... ▲

Un Janus idéologique?

HENRI DELEERSNIJDER

Le 28 mars 1905, à Amiens, tout au long du boulevard Longueville, une foule immense suit la dépouille de l'auteur des *Voyages extraordinaires*. Corps constitués de la ville picarde et admirateurs anonymes venus d'un peu partout sont venus rendre un dernier hommage à celui qui les a tant fait rêver par ses romans et qui vient de mourir quatre jours auparavant. Mais l'œil a beau scruter le cortège jusqu'au cimetière-jardin de La Madeleine, il n'y a aucun représentant de la présidence de la République derrière le corbillard.

Comment s'explique cette absence remarquée des plus hautes autorités de l'État aux funérailles de Jules Verne? Le défunt est connu comme personne, ses œuvres ont franchi les frontières de l'Hexagone et il a même été élu –et réélu tous les quatre ans depuis mai 1888– au Conseil municipal de sa cité, sur une liste républicaine au demeurant. C'est que l'incomparable créateur de héros emblématiques, dont les aventures se ressentent des idéaux de progrès qu'on trouve chez Saint-Simon et Fourier, était mal à l'aise avec la politique et ses arcanes. Qui plus est, ses opinions paraissaient incertaines, voire ambiguës, surtout à l'heure où la gauche au pouvoir venait de mettre à son agenda la question de la séparation de l'Église et de l'État.

Certes, au tournant du siècle, il y a belle lurette qu'il s'est affranchi du carcan catholique et puritain de ses premières années nantaises, ses études et sa vie de bohème à Paris ayant largement contribué au rejet de cet héritage familial. Voilà des décennies aussi qu'il publie dans *Le Magasin d'Éducation et de Récréation*, périodique créé par son éditeur Pierre-Jules Hetzel et le militant laïque Jean Macé, fondateur de la Ligue de l'enseignement en 1866. Par ailleurs, il a fait du *Nemo de Vingt mille lieues sous les mers* et de *L'île mystérieuse* un Prométhée des

fonds marins dont la devise «indépendance» claque comme une profession de foi anarchiste. De plus, animé d'un réel humanisme, il manifeste de l'intérêt pour les discours politiques de Victor Hugo. Et, lorsqu'il décide de devenir conseiller municipal, il se présente sur une liste radicale-socialiste, menée par le maire sortant d'Amiens Frédéric Petit.

Mais tout cela ne suffit pas à dissiper les malentendus.

La tombe de Jules Verne au cimetière de la Madeleine: un refus de l'oubli (sculpture d'A. Roze).

Le fait qu'il ait jeté son dévolu sur l'Union républicaine plutôt que sur l'Union conservatrice de son ami Albert Deberly, député de la Somme, tient plus à la popularité du leader de la première formation qu'à un choix idéologique bien arrêté. Pragmatisme oblige. La notoriété du romancier lui assure un très beau score et, au lendemain des élections, il fait savoir sans ambages aux Amiénois par voie de presse: *«J'appartiens au parti conservateur et c'est quoique conservateur que j'ai été admis sur la liste de M. le Maire d'Amiens dans le but d'obtenir un mandat purement administratif»*. Il se veut simple gestionnaire et ne dérogera, à aucun moment, à cette ligne de conduite clairement annoncée.

Membre de la commission des spectacles, théâtres et forains, il met tout en œuvre pour doter la capitale de Picardie d'un cirque municipal, lequel existe toujours aujourd'hui. Les fumées des locomotives incommodes des riverains de la ligne de chemin de fer traversant la ville? Il s'agira d'y remédier, puisqu'il doit bien exister une technique appropriée pour empêcher cette pollution. Ce ne sont que deux exemples, parmi d'autres, des préoccupations culturelles et environnementales qui ont animé le conseiller municipal Jules Verne durant son mandat rempli avec beaucoup de sérieux. Lui qui était nourri de sciences et au courant des dernières découvertes technologiques savait pertinemment que le progrès pouvait se retourner contre l'être humain. Raison pour laquelle il s'est évertué, au niveau local, à rendre la vie de ses compatriotes plus salubre et plus agréable. En cela, il a fait preuve de progressisme.

On ne peut pas en dire autant en matière de droits de l'Homme. Il s'est opposé à la Commune, comme la plupart des écrivains de son temps du reste. Il a été antidreyfusard et a même été un des premiers membres, fin 1898, du comité de parrainage de la Ligue de la patrie française, opposée aux intellectuels qui défendaient Alfred Dreyfus. Comme quoi, on peut rêver du futur, proclamer *«Je n'aime que la liberté, la musique et la mer»* et rester néanmoins arrimé à l'ordre établi. À tout prix. ▲

La perte de l'imaginaire

JACQUES RIFFLET

La plume de Jules Verne a supporté la voilure de tous les oiseaux de l'imagination. Et l'imaginaire est l'aile porteuse de l'humain. L'un des plus importants «décalages» de l'homme par rapport à sa condition animale réside dans cette faculté d'évasion, de construction d'un monde dépassant le simple vécu.

Cette faculté n'est pas que positive. Elle charrie, parallèlement à l'élan dynamique de l'inventivité, tout le cortège de rationalisation des revers de la vie, tout le discours erroné sur les prétendues causes de ces échecs, toutes les projections des angoisses exaspérées par certaines illusions de l'esprit. La cure analytique consiste précisément à ramener cette trajectoire du «mauvais» discours de l'imaginaire vers la réalité du vécu, restaurant ainsi l'authenticité du patient.

Mais, dans sa phase bénéfique, la vertu de l'imaginaire est essentielle.

Elle est à ce point cruciale qu'en son absence, l'individu ne peut vivre qu'enfermé dans le réseau des influences normatives.

La société actuelle développe une pression constante, intense, pour attiser le feu de la consommation. L'enseignement est devenu «faiseur de produits humains» armés pour l'emploi. La culture est devenue une marchandise, un monde où le quantitatif prime absolument le qualitatif.

Mais cette évolution malheureuse a une conséquence perverse à l'échelle de l'humain. Celui-ci apprend essentiellement à subir. Il ne fait plus appel aux extraordinaires ressources de sa propre créativité.

Fréquenter une salle obscure, ce n'est pas faire un film. S'entourer de baffles, ce n'est pas s'exprimer en usant d'un instrument, même maladroitement. Regarder un ballet, ce n'est pas apprendre à danser.

Et ce sacrifice de l'imaginaire s'aggrave encore par l'effet de la perte de l'usage même de l'inventivité. A force de ne plus prendre les rames de l'esprit, la barque devient épave à la dérive des influences.

Ainsi, en lisant un ouvrage sans images –quel archaïsme que d'en produire encore!– le lecteur est contraint d'imaginer le décor et les personnages. Il nimbe de son propre rêve l'action. Il rêve les barricades des «Misérables», le Nautilus de Jules Verne, le printemps du «Sacre», le collège d'Harry Potter...

L'image apportée détruit cette culture d'imagination. Car si ce fait ponctuel n'est pas handicapant à condition de n'être pas devenu un mode de vie, dans le cas contraire, la capacité de construire «son théâtre» propre s'éteint.

La moitié des livres vendus en Belgique francophone sont des bandes dessinées ou des livres d'images. Et les enseignants savent combien la lecture devient alors une performance, un «exploit» que de moins en moins de jeunes sont à même de pratiquer avec aisance, sinon avec goût.

Une comparaison vient à l'esprit. Un animal sauvage capturé tôt, éduqué au sein du monde de la sollicitude humaine, ne peut plus être relâché dans la nature, dans «sa nature». Il aura perdu sa faculté d'autonomie. Il ne pourra plus vivre sans un soutien permanent. Un soutien qui, dans le cas d'une société de consommation, est engendré, voulu, savamment orchestré par les chasseurs, les prédateurs de consommateurs conditionnés, lentement formés à une assuétude à la passivité «acheteuse».

Nous ne sommes pas loin d'une société où la norme consisterait à construire des humanoïdes à double usage. Destinés à servir la production aux plus bas salaires et, tout à la fois, à en consommer les fruits aux plus hauts prix. Une clientèle consommant ce qu'elle produit dans un cycle marchand parfait. Le rêve d'Huxley, d'Orwell et de... l'économie de marché.

Une transcendance des ventes supplantant l'amoindrissement des esprits. ▲

Amiens: un spectacle plein de couleurs et de bruits pour ouvrir l'année Jules Verne.

Jules-Vernemania

Publications, réédition, expositions, rencontres, manifestations, concerts...: tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Jules Verne, ce sera en 2005! Petit florilège forcément incomplet.

À lire

- Jean-Paul Dekiss, **Jules Verne l'enchanteur**, Éd. du Félin. Cinq cents pages pour résoudre l'énigme Verne, ou Verne, sa vie, son œuvre.
- Jean-Paul Dekiss, **Jules Verne, le rêve du progrès**, Éd. Découvertes Gallimard. Mini-album bourré d'illustrations de l'enfance en bord de Loire à sa vie amiénoise, en passant par sa femme, son fils, ses voyages.
- **Jules Verne en 100 questions**, Centre international Jules Verne. Jules Verne a-t-il été censuré? A-t-il eu des maîtresses?...
- Actes Sud/Ville de Nantes réédite l'ensemble des **Mondes connus et inconnus** de Jules Verne pour les grands et les moins grands, avec de superbes couvertures: *Les mirifiques aventures de Maître Antifer*, *Le sphinx des glaces*, *Le Chancellor*, *Voyage au centre de la Terre*, etc. avec introduction et notes de spécialistes (de 15 à 24,70 €). À noter aussi **Le monde illustré de Jules Verne**, de Olivier Sauzereau, une sélection des plus belles gravures de Riou, Ferat, de Neuville, Benett... tirées de l'œuvre de Jules Verne, vendu au profit de «Reporters sans frontières» (96 pages - 15 €).

Expositions

- **Les enfants du capitaine Verne**, du 24 mars 2005 au 29 octobre 2006, Imaginaire Jules Verne - Amiens.
- **Puvis de Chavanne, une voie singulière au siècle de l'impressionnisme**, 18 juin au 6 novembre 2005, Musée de Picardie - Amiens.
- **Les trésors de Monsieur Jules**, 16 février au 9 juillet 2005, Bibliothèque Louis Aragon - Amiens.
- **Jules Verne et la mer**, 2 juillet au 4 septembre 2005, Baie de Somme - Le Crotoy.
- **Jules Verne le roman de la mer**, du 9 mars au 31 août 2005, Musée national de la marine, Palais de Chaillot - Paris.
- **Jules Verne en 80 jours**, du 26 mars au 26 juin 2005, Cité des Sciences et de l'Industrie - Paris.
- La maison qu'a habitée Jules Verne à Amiens va quant à elle être repensée, redessinée, notamment par François Schuiten, afin de devenir un véritable lieu de mémoire de l'auteur de *Vingt mille lieues sous les mers*. Une grande partie des collections acquises par Amiens Métropole (notamment la collection de Piero della Riva) sera ainsi présentée au public. Réouverture prévue: décembre 2005.

Colloque

Jules Verne ou les inventions romanesques, 19 au 21 octobre 2005, Université de Picardie Jules Verne.

Et tant d'autres choses encore...

Informations: Office de Tourisme d'Amiens: Tél. 00 33 22 91 79 28.
Tous les événements et manifestations:
www.julesverne.fr

À l'ombre des canons, la démocratie?

CLAUDE JAVEAU*

Le 9 avril 1940, le Danemark fut occupé par l'armée allemande sans combats. Monsieur Hitler –vous savez bien, ce brave homme malade qui meurt sous terre, trahi par de méchants sbires galonnés– lui accorda un régime de faveur. Le Danemark garda son roi, ses institutions parlementaires et un premier ministre social-démocrate, un certain Thorvald Stauning. On y tint même assez librement des élections en mars 1943. Mais, après l'invasion de l'URSS, l'Allemagne nazie avait quand même obligé le gouvernement danois à adhérer au pacte Anti-Komintern. Et les activités de la résistance décidèrent le commissaire du Reich Best à supprimer en août 1943 les libertés politiques et à placer le roi en résidence surveillée dans son palais, tout comme son congénère Léopold III, toutefois moins versé que lui dans les choses de la résistance.

Un ami irakien, réfugié de longue date chez nous, me confiait avant le 30 janvier qu'il ne participerait pas aux élections décidées par M. Bush, car, disait-il, des élections organisées par l'occupant dans un pays occupé ne peuvent être que factices. Les Danois ont appris il y a plus de soixante ans à leurs dépens qu'on ne joue pas à la démocratie à l'ombre des canons de l'envahisseur (et qu'on ne me dise pas qu'il est tout à fait illégitime de confondre Hitler et Bush Jr, ce que je me garderais de faire: pour les citoyens des pays occupés, un occupant, qu'il se baptise libérateur ou non, reste un occupant, et à tout prendre les Danois, dans leur majorité, ont moins trinqué pendant la guerre que les Irakiens d'aujourd'hui).

D'où sans doute l'incongruité de nombreux propos tenus sur la «démocratie retrouvée» dont les Ira-

kiens bénéficieraient enfin. Titrer, comme à la une du *Swår* du 31 janvier, «*La démocratie plus forte que la peur en Irak*», c'est singulièrement ignorer ou se méprendre sur ce qui fait l'essence véritable du système démocratique. Qui n'est pas l'élection, conséquence davantage que fondement. On vote un peu partout dans le monde, alors que les pays pouvant réellement se réclamer de la démocratie ne sont qu'une minorité. Les pays du bloc naguère curieusement appelé «socialiste» avaient un chic pour mettre sur pied des mascarades électorales qui ne dupaient personne. Et en Tunisie, Ben Ali lui-même, qui vient de subir un humiliant revers aux dernières élections présidentielles (il n'a plus recueilli que 96% des voix), en aurait tout un bout à raconter sur le sujet.

Le socle sur lequel repose la démocratie est le débat libre et public. «*Publicité sauvegarde du peuple*», est-il inscrit au fronton de l'Hôtel de ville de Verviers. C'est au sein de l'espace public que les discussions doivent se dérouler sans entraves, dans la population elle-même, dans les journaux et les médias audiovisuels, dans les réunions des partis politiques, etc. Peu de cela a eu vraiment lieu en Irak, où les noms des candidats étaient encore inconnus à quelques jours de celui du scrutin.

Jota Castro, *BBB Oil Shame II*, 2004 - Courtesy Gal. Massimo Minini, Brescia (Italie).
Sous le titre générique «Exposition Universelle (1 et 2)», deux expositions spécifiques et complémentaires de l'artiste Jota Castro, un des artistes les plus engagés de sa génération, seront présentées simultanément au Palais de Tokyo, à Paris (jusqu'au 3 avril) et au B.P.S 22, à Charleroi (jusqu'au 15 mai).

Certes, on assure que 60% des électeurs inscrits se sont rendus aux urnes. Pour une majorité de gens qui n'en avaient jamais eu l'occasion, on peut se dire que la nouveauté était attirante. De là à prétendre qu'on a ainsi érigé les piliers d'une démocratie digne de ce nom, il y a une marge assez large. Ce n'est pas en mettant la charrue avant les bœufs que l'on prépare de bonnes récoltes. ▲

* Professeur de sociologie à l'ULB.

Un spectre nommé Bolkestein

PASCAL MARTIN

Actuellement aux commandes de l'Union européenne, les Luxembourgeois affirment qu'elle peut attendre. Et pourtant, le débat sur la libéralisation des services est bel et bien relancé. Qui a peur de la directive Bolkestein?

Parler du Marché unique en matières européennes, c'est toucher au sacré. Pour s'en rendre compte, il suffit de descendre la rue Belliard, d'obliquer vers la chaussée d'Etterbeek pour enfin croiser le portrait géant de Jacques Delors, socialiste français inspiré qui fit dix années durant les beaux jours de la Commission européenne et réalisa ledit marché, synonyme d'abolissement des frontières intérieures. Dans de nombreux domaines, une réglementation commune européenne a remplacé de 1986 à 1992 les législations nationales, ce qui a réduit considérablement les complications et les coûts auxquels étaient confrontées les entreprises essayant de commercialiser un produit dans l'ensemble de l'Union.

Ce travail ne fut pas seulement énorme, il est aussi fondateur d'une certaine Europe. Celle du libre-échange, une union d'États prompte à faire des affaires et à s'enrichir, faute d'être capable de se transcender au-delà de ses frontières. Le Marché unique est véritablement considéré comme un chef-d'œuvre et vaut à Jacques Delors –aidé faut-il le dire par la pâleur de ses successeurs– d'être perçu comme un saint dans le

landerneau. Les jaloux n'apprécient guère: la petite histoire veut qu'un autre ex-président de la Commission, Romano Prodi, tenta de faire interdire le monumental portrait qui se dresse face au Parc Léopold.

La gloire de Jacques Delors ne sera cependant complète que lorsque le Marché unique sera achevé. Une importante partie du secteur des services n'est en effet pas encore libéralisée. Or, ceux-ci représentent 70% du PNB et des emplois de l'UE. Le chantier est important mais les retombées seront à la hauteur. Du moins la Commission l'affirme-t-elle.

Au début du mois de février, le Portugais Jose Manuel Barroso a remis la proposition de directive Bolkestein sur le devant de la scène. Si certains ont vu une reculade dans sa décision de la remettre à plat, l'opération a surtout permis d'arracher le célèbre texte au bas de la pile de documents

où il se faisait oublier. Honni par les syndicats et les altermondialistes, combattu avec plus ou moins de fougue dans certains États membres (dont l'Allemagne, la France, la Belgique et la Suède), «Bolkestein, le retour» a aussitôt engendré des réac-

tions tous azimuts, chacun y allant de ses bémols et de ses limites. Une chose semble toutefois acquise: il n'y aura pas d'achèvement du Marché unique sans accord sur les services.

Un champ d'application trop large

Globalement, cette proposition de directive imaginée par un ancien commissaire néerlandais, l'imprévisible Fritz Bolkestein, pose deux problèmes fondamentaux. Son champ d'application est trop vaste, jugent

ses détracteurs. Elle menace les services d'intérêt général non économique, à commencer par la santé. L'exemple britannique d'une médecine à deux vitesses, privée et de qualité pour les nantis, publique et aléatoire pour les autres, est souvent pointée du doigt par les «anti» qui y voient la préfiguration des dangers pesant sur notre secteur de la santé. D'autres exemples du même tonneau sont cités, touchant pêle-mêle l'éducation, la culture, l'audiovisuel, le social, autant de domaines qu'une telle directive aurait tôt fait de soumettre au seul impératif du profit. Ainsi, seules les chaînes de télévision capables de faire de l'audimat, le plus souvent grâce à la programmation d'émissions faciles sinon débiles, survivraient. Les théâtres ne se risqueraient plus à accueillir des pièces d'avant-garde, etc. De cela, le gouvernement Verhofstadt dit ne pas vouloir, même si l'on sait que le ministre de l'Économie, le libéral flamand Marc Verwilghen, est très favorable à la directive.

Le «principe du pays d'origine» est l'autre pierre d'achoppement du projet Bolkestein. Il prévoit que *«le prestataire est soumis uniquement à la loi du pays dans lequel il est établi»*. Autrement dit, lorsqu'une entreprise installée dans un État membre fournit des services dans un autre pays de l'Union, ses travailleurs emportent dans leur attache-case leur droit national. D'où la menace de dumping social mais aussi fiscal brandie par ceux qui y voient l'avènement du libéralisme sauvage en Europe. À les suivre, une agence d'intérim slovaque qui louerait les services de ses employés à Bruxelles ou Paris aurait tôt fait d'envoyer ses concurrents locaux par le fond, tout simplement parce que les salaires octroyés seraient cinq fois moindres en raison de charges sociales et fiscales largement inférieures.

La Commission a longtemps affirmé que ces risques étaient illusoires, des exceptions étant prévues pour éviter une dérégulation de l'économie. Elle veut aussi rassurer ceux qui craignent d'assister à la mort des services publics. Tentant un parallèle avec le transport ferroviaire des passagers, le président Barroso explique que permettre aux investisseurs de créer de nouvelles lignes là où les trains ne passent pas encore n'empêchera en rien l'État de continuer à gérer les sites existants. En réalité, la

logique de l'entreprise capitaliste est ainsi faite que seules les grandes lignes rentables attiseront la convoitise des sociétés privées, le public étant réduit à assurer un service bas de gamme là où il n'y aura pas d'argent à faire.

Tout est dans tout

Comme toujours en matières européennes, tout est dans tout. Ainsi la fronde des syndicats, des «alters» et même parfois des patrons, n'a pas triomphé seule de la pugnacité de l'exécutif européen. D'autres facteurs sont entrés en ligne de compte, suffisamment déterminants pour que la nouvelle Commission étiquetée libérale –un euphémisme– accepte de faire marche arrière. Le président français Jacques Chirac a exigé ainsi une «remise à plat» du texte, voulant éviter que les souverainistes et une partie de la gauche n'en profitent pour y aller d'un amalgame nuisible à la Constitution européenne, à quelques encablures d'un référendum qui est loin d'être gagné.

Quoi qu'il en soit, la question aujourd'hui est bien de savoir à quelle sauce seront en définitive accommodés les services, d'intérêt général ou non. Pour réussir la Stratégie de Lisbonne, même revue à la baisse –à titre indicatif, la Commission propose désormais aux États de créer (seulement) 6 millions de nouveaux emplois d'ici 2010 alors que ce chiffre avait été fixé à 22 millions en 2000 dans la capitale portugaise–, une libéralisation paraît incontournable. Des garde-fous dressés lors des négociations à venir dépendra donc la pérennité de notre modèle social. À la mi-février, Guy Verhofstadt a sauté pieds joints dans le débat, s'assurant au passage l'écho de la presse internationale, ce qui permit à celui qui se sent à l'étroit au 16, rue de la Loi de se rappeler au bon souvenir de ses homologues européens.

Chacun a son idée pour recadrer la directive sur les services. Mais à bien y regarder, il s'agit plus de verrouiller certaines barrières que de fonder une nouvelle philosophie du libre-échange. Que resterait-il par exemple de la libéralisation si, comme le proposent les Verts au Parlement européen, le principe du pays d'accueil –le droit social et fiscal du pays qui accueille le travailleur étranger prévaudrait– de-

vait remplacer celui du pays d'origine. Dans ce contexte, quelles chances aurait notre agence d'intérim slovaque de vendre ses contrats en Belgique? Les Quinze, en acceptant d'être rejoints par les pays de l'ancien bloc communiste, ne se sont-ils pas aussi engagés à les relever économiquement? Et ces nouveaux adhérents ne subissent-ils pas déjà suffisamment d'entraves à la liberté de circulation de leurs travailleurs? Les aides communautaires qui leur sont désormais promises ne seraient-elles enfin que la charité des riches faite aux pauvres?

Au cours des prochaines années, la libéralisation des services sera au centre de la mise en œuvre de la Stratégie de Lisbonne – par laquelle, en 2000, les Quinze s'étaient enorgueillis de se donner d'ici 2010 l'économie de la connaissance la plus compétitive de la planète. Pour revenir au Marché unique cher à Jacques Delors, elle contribuera largement à son achèvement.

Enfin, que valent les postulats que pose aujourd'hui la Commission? À la suivre, seule la compétitivité accrue des entreprises européennes permettrait de retrouver la croissance et l'emploi. Les socialistes français et belges objectent que la croissance ne signifie pas nécessairement le bien-être social, pas plus ici qu'en Russie. Pour cet expert habitué à travailler avec la Commission, fatalement discret sur son identité, il faut commencer par s'interroger sur ce que cachent les chiffres. *«Notre croissance actuelle n'a rien à envier à celle des États-Unis si on la calcule par habitant, dit-il. L'avantage américain est plus petit qu'on ne le croit et a été acquis moyennant un énorme déficit budgétaire. Et aussi grâce au formidable moteur qu'est l'immigration outre-Atlantique»*.

Cette immigration, dont on dit pourtant qu'elle permettrait de rajeunir notre population et de sauver nos systèmes sociaux, n'est pour l'instant qu'un embarras de plus pour l'Union. ▲

Une agence d'intérim slovaque qui louerait les services de ses employés à Bruxelles ou Paris aurait tôt fait d'envoyer ses concurrents locaux par le fond.

Le projet Bolkestein prévoit que le prestataire est soumis à la loi du pays où il est établi.

Défense européenne et valeurs

ANDRÉ DUMOULIN*

Au moment où l'Union européenne prend en compte le standard global de civilisation, avec ses lois, ses normes, ses valeurs et ses usages, point de rencontre entre éthique, droit et politique, l'Europe tente de projeter sa stabilité à l'extérieur. Mais celle-ci devra louvoyer entre le messianisme pervers et le juridisme paralysant.

La pertinence de la Politique européenne de sécurité et de défense (PESD) de l'Union européenne se doit de reposer sur la volonté politique à édifier, améliorer mais surtout à utiliser ses organes, ses capacités et ses moyens dans le cadre des missions de gestion de crise sous l'emblème européen. L'objectif est de légaliser et de légitimer des positions diplomatiques et des actions.

Avec l'abandon complet entre pays européens du recours à la guerre, la Communauté puis l'Union, née en grande partie de la réconciliation franco-allemande, a intégré progressivement certaines «briques constitutives» juridiques et éthiques comme celles de la Cour européenne des Droits de l'Homme, les critères de Copenhague ou les normes démocratiques inscrites dans le Traité constitutionnel européen et qui a intégré les droits fondamentaux.

Cette recherche d'une éthique interne à l'Union a déjà des conséquences sur la politique étrangère.

D'une part, l'influence grandissante des acteurs non étatiques (ONG) consacre la progression d'une vision humaine de la sécurité, sans que cela n'entraîne la fin de la primauté de l'État sur ces organisations «politi-

quement non responsables» dans le champ proprement militaire.

D'autre part, la recherche d'une légalité d'intervention en gestion civile ou militaire des crises serait généralement le passage obligé avant de mettre éventuellement en route les outils et organes affectés aux missions dites de Petersberg¹ dont le contenu générique est lui aussi fortement éthique. Associé le plus généralement au multilatéralisme, l'engagement des États européens repose aussi sur la Charte des Nations unies qui codifie les règles d'interventions.

Cependant, le constat est fait que la notion de règlement pacifique des différends ne peut conduire à une éthique de la non-violence qui serait le seul primat pouvant dicter les réponses aux atteintes graves aux droits de l'homme. En effet, le principe de non-ingérence dans les affaires intérieures d'un État ne peut aujourd'hui être considéré comme une barrière protectrice derrière laquelle les droits de l'Homme seraient massivement violés en toute impunité.

Nous pouvons d'ailleurs le constater dans la première stratégie de sécurité de l'Union européenne, adoptée en décembre 2003, qui précise que la réponse aux risques et menaces doit être plurisectorielle (économique, di-

plomatique, préventif, politique, commercial, juridique, etc.), y compris l'usage de moyens policiers et militaires.

Légitimité morale

En attendant une nouvelle norme impérative du droit qui permettrait de répondre rapidement et légalement aux violations du droit humanitaire, les enseignements des dernières années indiquent que les tragédies identitaires imposent l'intervention, par légitimité morale à défaut d'être légaliste au sens juridique du terme. Aussi, tout comme la Charte des Nations unies permet d'utiliser la force dans l'intérêt commun, l'Assemblée générale de l'ONU a également admis, dès 1998, la possibilité d'actions d'assistance humanitaire menées par les ONG avec l'appui de forces armées, si cela s'avérait nécessaire.

Suite à une évolution manifeste des mentalités ces dernières années, les Européens auraient assimilé le fait que les droits de l'Homme dépassent le cadre des frontières d'un État, qu'il existe des obligations implicites à intervenir si ces droits sont violés de manière grave, massive et répétée, et qu'une justification éthique peut dès lors être suffisante pour intervenir «proportionnellement» afin de pallier une incapacité d'agir du Conseil de sécurité (ex: Kurdes du nord de l'Irak, Kosovo, Sierra Leone).

Néanmoins, les caractéristiques fondamentales de l'Union européenne et de sa politique de sécurité et de défense n'étant pas conjuguées en termes d'ambitions stratégiques, l'insistance va en priorité à la diplomatie préventive toujours proclamée, souvent difficile à mener et à engager mais aussi à l'exportation de la sécurité avec la primauté de la *soft policy* sur la force qui n'interviendrait qu'en dernier ressort.

Ces normes éthiques ont fini par avoir une influence sur le cadre militaire opératoire puisqu'elles s'expriment aussi à travers les campagnes contre les armes à effets traumatiques excessifs, pour l'amélioration

Thierry Tillier, *Critique des armes flottantes* - Galerie Jacques Cerami, Charleroi, jusqu'au 26 mars.

de la diffusion du droit des conflits armés et son extension dans l'enseignement des écoles militaires, pour le lien avéré entre les comportements en zones de crise et les tribunaux pénaux spéciaux ou la Cour pénale internationale. Même si les questions des rapports entre la prise de risque et les valeurs à faire respecter ou celles relatives aux dommages collatéraux et à l'efficacité des interventions ne sont pas encore résolues.

Dilemmes

Plusieurs problèmes surgissent néanmoins dès lors qu'il s'agit de mettre en avant la dimension éthique et les aspects légalistes des interventions dans le champ de la PESD.

- Les nouvelles pratiques du «droit/devoir d'ingérence humanitaire», rebaptisé récemment (suite aux travaux d'une commission d'étude de l'ONU mais sans effet contraignant) par l'expression plus terne de «responsabilité à protéger», s'expriment avec plus ou moins de bonheur par une sorte de gestion du patrimoine éthique. L'interdépendance des sociétés finirait par stimuler les interventions d'ingérence démocratique; l'absence de celles-ci ferait des États démocratiques les gardiens du *statu quo* et des tyrannies.

Pour les États, l'intervention doit donc être dans la bonne mesure, tenant compte davantage du degré de puissance du pays condamné plutôt que du seul réflexe humanitaire. Le «selon que vous serez puissant ou misérable» s'associe ainsi «en calque» avec la géométrie variable des attitudes.

- Transversalement à la question de la souveraineté des États, la zone grise demeure entre les principes de légalité et ceux de légitimité², déjà illustrée à propos du Kosovo, d'intervention «légalement incorrecte au titre du droit international public mais moralement acceptable» alors que Michael Walzer l'estime moralement nécessaire même si l'engagement au sol aurait été plus conforme aux valeurs à défendre. Entre le légalisme onusien et le sentiment d'adhésion des populations faisant naître –via les médias– la légitimité, le positionnement des États sera toujours à la carte afin de se garantir la marge de manœuvre la plus large, avec, à l'horizon, un possible droit coutumier de l'intervention sur base de la «jurisprudence» du Kosovo. Entre le «théologisme» du droit international et le «réalisme», les choix seront, à chaque crise, difficiles et créeront des oppositions entre États. En réalité, on perçoit bien la difficulté d'avoir une seule

lecture de la Charte de l'ONU; celle-ci ne pouvant pas être de «droit divin», quand bien même tous les gouvernements de l'Union européenne sont d'accord avec l'État de droit.

- Le discours sur les normes éthiques ne peut être séparé de considérations de pouvoir et d'intérêts stratégiques et économiques; nonobstant le fait que les Européens n'ont pas le même rapport impérial au monde que les États-Unis et qu'ils doivent surtout stabiliser leurs «marges territoriales» et leur voisinage. Dans le processus d'adhésion des opinions publiques, la proclamation publique des intérêts est souvent plus difficilement avouable que les valeurs morales à tenter de rétablir ou de faire naître dans les zones en crise. On a tardé en Bosnie-Herzégovine et dans l'Afghanistan des Talibans. Toute la difficulté va donc être de moduler le moment d'intervention et de répondre aux questions fondamentales: qui s'ingère, chez qui, comment, dans quel but?

- Les Européens souhaitent plutôt faire de la coercition pour arracher des concessions, sous forme d'un gradualisme prudent, partant du diplomatique, pour se terminer par le militaire si rien ne change. Cette prudence, dictée par la difficulté d'assumer les risques de la confrontation, même asymétrique, conduit souvent inmanquablement à la confrontation, comme en Bosnie ou au Kosovo. *A contrario*, la question se pose de s'engager dans la frappe préventive ou préemptive. Le triptyque constitué par le pourrissement de la situation sur le terrain, l'accroissement des pressions médiatiques et la responsabilisation morale, expliquant cet engagement souvent incontournable.

- L'idéal humaniste européen se heurtera pour longtemps encore au réalisme froid des intérêts nationaux et de la guerre des ressources économiques et des marges stratégiques, faisant en sorte que l'UE devra se garantir –par un maximum de crédibilité dissuasive– contre toute atteinte à ses valeurs démocratiques, au-delà de la seule persuasion verbale et idéaliste.

Telles sont, finalement, les dilemmes majeurs face à un futur formidablement incertain à propos des rapports entre le sacrifice militaire, les valeurs, l'éthique, le respect de l'Homme et les intérêts étatiques. ▲

¹ Les missions de Petersberg couvrent les missions entreprises en vertu du chapitre VI (interposition après cessez-le-feu) et du chapitre VII (actions susceptibles d'exiger le recours à la force) de la Charte de l'ONU; avec la zone mouvante du «chapitre VI et demi» virtuel d'un soutien à la paix dégénérant en situation de combat.

² Relevons qu'une majorité de guerres après 1945, dont celle du Kosovo, ont été faites sans l'aval du Conseil de sécurité.

La marque dans tous ses états

OLIVIER SWINGEDAU

Face aux distributeurs au positionnement agressif et aux copies toujours plus nombreuses, les marques ont-elles encore un avenir?

Certains oiseaux de mauvais augure jouent sur le mode spectaculaire ou catastrophique en annonçant la fin des haricots. D'autres soulignent au contraire la valeur-refuge de la marque auprès du consommateur: «Avec elles, nous achetons de la certitude, de la sécurisation», affirme Jean-Noël Kapferer, le gourou européen du management

des marques. À l'inverse, les «anti-marques» soulignent que, grâce à la grande distribution, le consommateur même modeste a pu accéder à des produits autrefois réservés aux riches. Le choc des titans ne fait que s'amorcer.

Le constat n'a rien de joyeux mais il est indéniable: de plus en plus, nous nous définissons à travers ce que nous consommons et, surtout, par la manière dont nous le consommons. À travers la marque, c'est notre image... de marque que nous cherchons à peaufiner.

Solidaires du *Fair trade*, amateurs acharnés de produits blancs ou arpenteurs de supermarchés aux caddies dorés (sic), peu importe: il s'agit avant tout, non pas –forcément– de nous distinguer, mais d'être et de rester fidèle à une habitude... qui est aussi *habitus*, disait Pierre Bourdieu. La concurrence est rude, et nombreux sont les marchands prêts à s'arracher nos faveurs d'Occidentaux bien-dépensants...

Les méga-distributeurs, héritiers des premiers «mammouths» des années

septante ou «hard discounters» des années nonante, ont, eux, une idée en tête, obsessionnelle: distribuer et vendre leurs propres marques... et –à terme– uniquement celles-là.

Avec à la clé une belle uniformisation de nos comportements: les études révèlent pourtant que nous détestons exhiber, dans notre caddie, le même contenu que celui de la personne de la «file d'à côté» et, il faut bien l'avouer, la perte d'une certaine forme de liberté de choix...

La grande tendance, avec Kapferer, auteur de deux ouvrages-clés *–Marques, capital de l'entreprise et (Re)Marques*¹– est d'estimer que celles-ci sont davantage sur le chemin de la reconquête que sur celui du sauve-qui-peut.

«Les marques sont des repères pour le consommateur, des balises qui l'aident à résoudre le problème du choix le plus sûrement possible» écrit Jean-Noël Kapferer. «Elles transmettent des signes qui lui permettant d'évaluer, notamment, les produits qui ont des qualités invisibles». Vous savez, vous, si votre nouvelle cuisinière fonctionnera encore dans vingt ans? Les marques... marquent cet «invisible» du sceau du moindre risque. «Le consommateur sait où il va. Il achète de la certitude. C'est en cela que la marque réduit le risque». Anxieux, nous chercherions donc sans arrêt à nous rassurer. Voilà pourquoi nous «consommons les yeux fermés» telle marque qui nous accompagne depuis parfois plusieurs décennies! Pourquoi, alors, nous annonce-t-on aussi régulièrement la «fin des marques»? Kapferer souligne l'origine très médiatico-sensationaliste de ce genre de slogan: «Si les marques étaient tellement «out», les gros distributeurs ne dépenseraient pas des fortunes pour créer... les leurs!».

Innover sans cesse

Prenons telle marque assez coûteuse, mais dont le consommateur a la conviction, depuis toujours ou

presque, qu'elle «justifie son prix» par une qualité intrinsèquement supérieure. On mesurera l'attachement à cette marque au nombre de consommateurs prêts à payer une différence de prix plus ou moins importante. C'est cet attrait qui définit sa valeur financière, sa force, son capital. Il faudra dès lors gérer la marque afin de lui garantir, si pas un «futur radieux», du moins une pérennité. Il faudra parfois pouvoir la repositionner si son image s'est détériorée au fil du temps.... Mais pas trop! Pensons à telle marque de chocolat, dont le *packaging* (qu'il s'agisse d'un petit éléphant, d'un chevalier en armure...) fait (et défait parfois!) le succès.

Pour rester toujours en phase avec son public, voire en avance, la marque doit, d'après les managers, sans cesse innover et étendre sa gamme de produits. Elle doit réaliser 25% de son chiffre d'affaires grâce aux produits nouveaux. L'obsolescence est rapide aujourd'hui, et le coût de la notoriété et de la visibilité a grandi de façon spectaculaire: cela coûte de plus en plus cher de rester connu: «Le consommateur-zappeur a pris le pouvoir. Et ce n'est pas lui qui s'adaptera: mécontent, il changera de crémerie, tout simplement» selon Kapferer.

Dès 1991, une étude conduite par Kapferer (qui enseigne aux HEC) avec Jean-Claude Thoenig, directeur de recherche au CNRS et professeur à l'Insead, révélait à partir de la méthode du tachistoscope, que quinze paires de produits (marque et copie) en vente dans les rayons des grandes surfaces présentaient de forts taux de confusion pour la moitié (!) d'entre elles.

Explication: les similitudes et ressemblances extérieures des copies d'emballages avec la marque-leader étaient telles qu'elles produisaient une confusion systématique dans la perception des consommateurs qui, alors qu'ils regardaient la copie, croyaient reconnaître... la marque!

La multiplication actuelle de ce qui s'avère souvent (mais pas toujours) n'être que de simples copies des distributeurs, qu'ils soient «sauvages» ou institutionnels, semble bel et bien avoir été érigée en véritable «principe de gestion visant à la confusion des consommateurs», surtout dans les supermarchés de *hard discount* particulièrement *cheap* - style entrepôt

sordide éclairé au néon mais si bon marché...

«Tant pis pour les marques, elles ne recherchent tout de même que le profit, et je connais nombre de produits sans «marque» qui valent bien «X» ou «Y»», objectera avec raison le simple consommateur. Si la réflexion est recevable au niveau socioéconomique, le préjudice en termes d'éthique touchera cependant les consommateurs, croyant acquérir une marque et ses qualités, sans comprendre qu'on leur force la main, et surtout le portefeuille.

À cet égard, comment ne pas évoquer le silence assourdissant des associations de consommateurs? Perdue face aux linéaires ou rayonnages «les consommateurs fondent dès lors leur décision d'achat (ou de non-achat) non sur ce qu'ils voient mais ce qu'ils croient voir», concluent les auteurs de l'étude.

En 2005, nombreux sont les distributeurs qui ont décidé de ne pratiquement plus vendre que des produits à leur enseigne: ce sont les «marques-enseignes», sans plus se cantonner aux clones de raviolis ou de petits pois.

Au passage, les grands distributeurs auront souvent eu le –mauvais– goût de «piquer» l'habillage du produit de la vraie marque, «rebondissant» parfois au passage sur la publicité du concurrent malheureux (toujours cette confusion organisée...) et pouvant donc offrir un prix jusqu'à 50% moins élevé...

À tel point que ces «MDD» (Marques de distributeurs) deviennent de vraies enseignes.

Mais, encore une fois, tout cela ne profite-t-il pas au consommateur? Oui et non. Tous les produits (grandes marques et distributeurs) sont vendus au même endroit... mais pas dans les mêmes conditions. Le danger de voir les «vraies» marques reléguées à de mauvais emplacements, voire tout simplement supprimées des lieux, est réel.

De l'alimentaire, cette uniformisation a envahi aussi les autres secteurs. Une étude de Bernard Julhiet² met en évidence qu'hormis la diététique infantile, les jouets, les parfums et les cadeaux, tout le reste... vêtements, linge de maison, micro-informatique, électroménager, est à présent «distribué». Au grand bonheur, apparemment, des consommateurs. D'après l'étude, 35% achètent «régulièrement» les MDD, 60% les jugeant

même «aussi bonnes» que les grandes marques et 70% estimant «les emballages aussi performants qu'at-tirants».

Comme le caméléon

Alors, quel avenir pour ces marques qui fondent, à vrai dire, une partie de notre patrimoine commun, et qui pourraient nous sauver de l'uniformisation?

Kapferer pointe la fin des «marques-ombrelles» au profit des «supra-marques». Sentant le souffle du boulet, les grands producteurs vont rendre leur marque plus «disible». Des marques phares, dites *corporate*, viennent «couvrir» leurs produits d'un sceau dit «de qualité» qui doit en principe leur permettre de se défendre face à une distribution toujours plus concentrée.

De même, et dans une société «qui a su progressivement répondre à tous les besoins du consommateur», la marque doit éveiller le désir et –enfin– prendre des risques. L'innovation, plus que jamais, est au cœur du développement des marques.

Une marque qui doit devenir caméléon... Un système vivant: Jacques Séguéla préfaçait ainsi l'ouvrage de Marie-Claude Sicard³ *Ce que Marque veut dire: «Les marques sont des espèces vivantes. À mi-chemin de l'animal et de l'humain, nous les dotons des qualités de l'un et de l'autre: la communication, l'agressivité, le naturel, la transmissibilité».*

Comme les espèces en voie de disparition, les marques devraient, de plus en plus, imiter l'animal en s'adaptant toujours plus, mieux, au niveau des principes et des valeurs. Certaines marques font, inversement, les frais de leur propension à la myopie, au statisme et aux «économies instantanées»... Kapferer pointe le web, enfin, qui devrait permettre un jour à chaque marque d'avoir «son mégastore, ouvert jour et nuit, 24h/24h, au plan local comme mondial».

Dire, montrer, prouver et défendre sans cesse sa qualité et son autorité autour d'un socle de compétences reconnues⁴: voilà la «mission» des marques. Tout profit pour nous, consommateurs de plus en plus exigeants, voire intransigeants, mais avides de qualité et de diversité.

Brands will never die... ▲

¹ *Les Marques, capital de l'entreprise*, par Jean-Noël Kapferer, Les éditions d'Organisation, 1991; *ReMarques, les marques à l'épreuve de la pratique*, id., 2001.

² Cité sur www.cetelem.fr, dossier spécial marques n°46, 5-6/1996.

³ *Ce que Marque veut dire*, par Marie-Claude Sicard, Les éditions d'Organisation, 2001. www.editions-organisation.com

⁴ *Au cœur de la marque: créer, gérer, évaluer et développer sa marque* est l'ouvrage le plus récent (2004. Œuvre de Géraldine Michel du CELSA (chez Dunod, voir aussi www.dunod.com). Plus technique. À signaler aussi *La légende Lacoste* par Patricia Kapferer (on reste en famille...) et Tristan Gaston-Breton, éd. Le Cherche-Midi. Permet de comprendre (dans un style simple) comment vit et évolue une marque.

Franc-maçonnerie

L'angle psychosociologique

LUC NEFONTAINE*

* Directeur de la Chaire Théodore Verhaegen (ULB).

Ils ont tous les deux quelques décennies de pratique maçonnique derrière eux, c'est donc pour chacun d'entre eux l'heure des bilans. Ils sont tous les deux des spécialistes ou des experts, l'un en psychiatrie et psychanalyse, l'autre en sociologie et psychoso-

nologie» qui n'est plus seulement historique ou philosophique.

Commençons, suivant l'ordre alphabétique, par la publication de Francis Baudoux¹. Voici un homme qui se livre sans détours, qui relate, dans un discours buissonnant, son expérience irréductiblement personnelle de la franc-maçonnerie. Ses enthousiasmes, mais aussi ses peurs et quelquefois ses déceptions devant l'incompréhension de ses frères en loge lorsque, par exemple, il les titille sur la dynamique des groupes, qui, dans sa bouche de psy, devient de la dynamite de groupe! «J'ai sans doute un peu trop insisté sur la pression de conformité qui pèse sur la vie d'un groupe et sur son peu de tolérance à l'égard de celui qui pense trop différemment. Malheur au marginal, au vilain coco, à l'affreux qui ose s'écarter de la sacro-sainte norme du groupe, et -infamie scandaleuse- à celui qui se permet de la critiquer. Je me suis fait, à mon tour, malgré mes précautions, descendre en flammes. La vive opposition de la majorité du groupe a révélé une terreur du chan-

ciologie. Sans s'être concertés, ils livrent en même temps le résultat de leurs réflexions dans de petits mais riches ouvrages où l'expérience et le témoignage croisent la recherche théorique. C'est une évidence, les études maçonniques non seulement se multiplient mais se tournent en outre de plus en plus vers des approches pluridisciplinaires. C'est de cette façon qu'émerge petit à petit une «maçon-

gement et de la déviance bien plus effrénée que tout ce que j'avais pu imaginer. J'étais, à entendre les plus hostiles, le psy inquiétant et inquisiteur dont le regard fouillait à livre ouvert les inconscients comme un radar ennemi en ricanant de ses puantes découvertes» (p. 19).

La liberté de ton de Francis Baudoux est provocatrice mais salutaire. Il passe ainsi au crible de son regard de psychotérapeute le processus de

l'initiation, la déconstruction et la reconstruction de l'individu, les hauts grades, les motivations de ceux qui frappent un jour à la porte du temple, qui y entrent, qui y restent ou qui parfois en sortent. Sans doute n'a-t-on jamais été aussi loin (et avec si peu de tabous) que Francis Baudoux dans ce partage livresque d'une expérience intime qu'est la vie maçonnique.

Le livre du sociologue Marcel Bolle de Bal² complète utilement la lecture de Baudoux, car le propos en est plus mesuré, plus structuré aussi. L'auteur arpente les domaines du secret, de l'initiation, du symbole. Il a recours à de belles formules -la franc-maçonnerie est «laboratoire de reliances», «chantier de pare-solitude»- pour tenter d'exprimer la spécificité de l'expérience maçonnique. Dans son approche, la fraternité maçonnique, si souvent décriée de l'extérieur au motif qu'elle conduirait à de secrètes ententes, est centrale: «les fraternités profanes réussies -il en est!- se nourrissent de sympathie, de camaraderie, d'amitié, d'élans du cœur. La fraternité maçonnique, c'est autre chose. Parfois c'est cela mais plus que cela. Plus que cela: c'est une fraternité initiatique, à base de symboles, de rites, de traditions, s'inscrivant dans la perspective de bâtisseurs d'un monde meilleur. Elle n'a pas pour dimension essentielle le sentiment affectif. Elle se situe au-delà des valeurs humaines d'ordre profane» (p. 63). Enfin, il vaut la peine de se référer à Marcel Bolle de Bal qui, excédé par les assauts du symbole du Grand Architecte de l'Univers (le fameux GADLU), préfère lui substituer celui de PADNU, le petit architecte de notre univers... De quoi réconcilier tous les hommes, pas seulement les maçons, autour d'un idéal à taille humaine. ▲

La traversée des frontières de Jean-Pierre Vernant

Un intellectuel dans le siècle

HENRI DELEERSNIJDER

«Le monde naît, Homère chante. C'est l'oiseau de cette aurore», écrivait Victor Hugo. Depuis ce superbe lever du jour, le soleil ne s'est jamais plus couché sur l'Iliade et l'Odyssée, pas plus que sur quelques autres textes fondateurs de notre culture. Et l'image d'Achille et d'Ulysse -pour ne parler que de deux héros emblématiques de la mythologie grecque- n'a cessé d'habiter l'imaginaire des générations ultérieures, fécondant en particulier les récits épiques du Moyen-Âge et des Temps modernes. Le cinéma hollywoodien lui-même y puise des sources d'inspiration pour ses superproductions.

Loin des sunlights, l'helléniste Jean-Pierre Vernant a visité et revisité les mythes que la Grèce ancienne a légués à l'humanité. Il en a fait la «substantifique moelle» de sa longue carrière de chercheur et professeur au Collège de France, les interrogeant ou les analysant dans une perspective nouvelle -comparative, notamment-, nourrie des apports décisifs de Georges Dumézil et Claude Lévi-Strauss. «J'ai essayé, pour mieux comprendre, de me faire grec au-dedans de moi, de mes façons de penser et mes formes de sensibilité», confie-t-il dans *La Traversée des frontières*.

Cet ouvrage, le dernier selon son auteur aujourd'hui âgé de 90 ans, fait suite à *Entre mythe et politique*, sorti en 1996. Écrit par un spécialiste incontesté de l'anthropologie historique de l'Antiquité, il nous fait à nouveau percevoir à quel point les aventures dites merveilleuses des poèmes homériques nous permettent d'appréhender le monde actuel et de saisir, si tant est que ce soit possible, l'énigme tenace de notre condition

humaine. Car, loin des explications théoriques inspirées par la psychologie, elles s'enracinent toujours dans le concret et proposent, lestées d'une rare densité existentielle, des figures porteuses de valeurs.

Achille, par exemple, a risqué sa vie dans un défi permanent, lors du siège de Troie, préférant mourir en pleine gloire juvénile plutôt que vivre longtemps et médiocrement. Telle est la mort héroïque des Grecs, la «belle mort», loin des utilités frivoles et de l'irréversible dégénérescence. Le guerrier achéen a dû hanter le jeune Vernant, orphelin d'un père tué aux premiers temps de la Grande Guerre, lorsqu'il s'engagea dans la lutte antifasciste dès les années trente et dans la Résistance militaire durant la période noire de l'Occupation. À tel point que, la paix une fois revenue, il portera en lui le poids d'être toujours vivant alors que bon nombre de ses compatriotes étaient tombés à la fleur de l'âge.

Par ailleurs, le modèle de la Cité-État athénienne, berceau de la démocratie où se rencontraient des égaux et s'échangeaient les opinions dans un espace urbain commun, a vraisemblablement joué un rôle déterminant dans les escarmouches qu'il a menées, sans renier son ancrage marxiste et rationaliste, contre le dogmatisme qui avait cours au sein du Parti communiste français qu'il quittera définitivement en 1970. Parce qu'il ne peut y avoir de vérité en aucun domaine s'il n'y a pas de débat public contradictoire, si la discussion n'est pas entièrement libre et ouverte». Comment ne pas souscrire à une telle conviction?

On le voit, le livre rend compte de l'action conjointe du savant et du mi-

litant. Il est parcouru par «un invisible réseau de correspondances» qui éclaire, avec subtilité, les rapports existant entre la fréquentation studieuse des mythes grecs et l'engagement dans les grands combats du siècle, lutte contre le nazisme en tête. Il ne manque pas non plus d'aborder des questions d'une actualité brûlante, celle de la mémoire surtout, «tout le problème [étant] de savoir dans quelles conditions et sous quelle forme l'écoute des témoins doit être menée pour constituer une source valable d'information historique». Occasion pour Vernant de rappeler la confrontation, pénible à bien des égards parce qu'empreinte de suspicion, qui eut lieu en 1997 -sur fond de mise en scène médiatique- entre les époux Aubrac d'une part et, de l'autre, des historiens dont il faisait partie, à la fois comme expert scientifique et acteur des événements évoqués.

Comportant des textes inédits et d'autres publiés antérieurement, mais modifiés pour son édition, *La Traversée des frontières* s'ajoute à une liste impressionnante de publications de celui qu'une formation de philosophe amena à prospecter les champs de l'anthropologie, de la philologie et de l'histoire. Des *Origines de la pensée grecque* (1962), somme qui a renouvelé les études sur la Grèce antique, à *L'Univers, les Dieux, les Hommes* (1999), remarquable vulgarisation des premiers récits grecs, Jean-Pierre Vernant n'a cessé d'arpenter l'univers des mythes helléniques, de quoi nous aider à «penser le présent» et à «constituer un avenir possible». En cela aussi, cet intellectuel hors pair s'est montré citoyen. C'est dire si chacun pourra trouver son bien dans son œuvre. ▲

Jean-Pierre Vernant, *La traversée des frontières. Entre mythe et politique II*, Coll. «La librairie du XX^e siècle», Paris, Seuil, octobre 2004.

¹ Francis Baudoux, *La Franc-maçonnerie: une psychothérapie de groupe pour gens dits «normaux»?*, coll. Quartier Libre, Bruxelles, Labor, 2004.

² Marcel Bolle De Bal, *L'initiation maçonnique à partir et au-delà du secret*, Paris, Detrad, 2004.

Bande dessinée

Hommage à la Commune

JULIEN DOHET

La Commune de Paris est un événement majeur de l’histoire du mouvement ouvrier mondial. Commencée dans la nuit du 17 au 18 mars 1871 à la suite de la débâcle des armées de Napoléon III dans la guerre qui opposait la France à l’Allemagne, la Commune se terminera dans le bain de sang de la semaine sanglante du 21 au 28 mai, contre le Mur des fusillés du Père Lachaise.

La Commune constitue 72 jours pendant lesquels le peuple de Paris se gouvernera à travers ses 90 élus du 26 mars dont 25 ouvriers. Une série de mesures sociales seront prises, mais très vite la Commune doit concentrer toutes ses forces à la lutte contre Thiers et les Versaillais qui attaquent dès le 2 avril grâce à l’aide de la Prusse qui a libéré un grand nombre de soldats prisonniers.

C’est cette grande histoire qui constitue la toile de fond de l’enquête policière que nous raconte le dessinateur Tardi¹, sur la base du roman de Jean Vautrin².

L’enquête tourne autour de l’obsession vengeresse du notaire Charles Bassicoussé, devenu policier sous le nom d’Horace Grondin, et qui est persuadé que sa fille adoptive est morte à cause du jeune officier Antoine Tarpagnan. Pour mener à bien sa vengeance, Bassicoussé utilise le flicard Hippolyte Barthelemy. Mais au fil de l’histoire, on découvre que celui-ci profite de sa position pour enquêter sur le passé de l’ancien notaire. Autour de cette intrigue principale, Vautrin développe une série d’histoires secondaires: Ziquet faisant le coup de fusil, Marbuche et sa troupe de théâtre ambulant, la

belle Gabriella Pucci qui sera le modèle de Courbet pour son tableau *L’origine du monde*...

Mais c’est surtout pour la reconstitution fidèle du Paris de la Commune que cette bande dessinée sort du lot. Dans son style et avec cette conscience militante qu’on lui connaît tout au long de sa carrière, d’Adèle Blanc-Sec à Nestor Burma, en passant par l’illustration de romans de Céline, mais surtout par son album sur la Grande Guerre, *C’était la guerre des tranchées*³, Tardi nous offre un splendide ouvrage découpé en quatre tomes en noir et blanc, dans un format à l’italienne. À travers les pérégrinations de l’histoire, c’est le Peuple de Paris et ses espoirs que l’on découvre avant d’assister au massacre ordonné par Adolphe Thiers. De Blanqui à Louise Michel,

en passant par le général Dombrowski et Eugène Varlin, on rencontre au hasard des cases les grandes figures de la Commune. Les auteurs ont l’intelligence de les situer et, de par le dessin ou le phylactère, de livrer des informations sur le rôle qu’ils ont joué et les positions qu’ils ont défendues.

En 2005, 134 ans après que la Commune a été écrasée par les forces de la réaction, elle reste bien vivante dans l’histoire des luttes, malgré la pauvreté du musée que lui consacre la commune de Saint-Denis⁴. Cette tétralogie lui rend un superbe hommage, dont on espère bientôt un coffret avec bonus.

Dans un tout autre style, mais tout aussi militant, Clarke, le dessinateur de *Mélusine* et des hilarantes *Histoires à lunettes* vient de publier un album de gags à l’humour absurde qui s’attaque au président des États-Unis⁵. L’auteur y dénonce le poids du lobby militaro-industriel, la méconnaissance de la politique internationale, le racisme antimusulman primaire, la «peur du rouge»... en sept histoires courtes plus drôles les unes que les autres. ▲

Louise Michel, contemporaine de Jules Verne

Le 10 janvier 1905, voici cent ans, décédait Louise Michel.

La «bonne Louise», ainsi l’appelaient les bagnards, les proscrits et les Canaques. Figure emblématique, honnie par les uns («pétroleuse», disaient-ils avec mépris), magnifiée par les autres (la «vierge rouge»), cette institutrice se voulait proche des faibles et des petits. Elle était tout simplement «humaine». Femme de conviction, libertaire, pacifiste, sa devise était celle de la révolution de 1789.

Liberté: elle avait été molestée, emprisonnée et déportée pour ses opinions... elle savait.

Égalité: elle déclarait «*si l’égalité entre les sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine!*».

Fraternité: prônant l’enseignement et l’instruction pour tous, émancpatrice, elle était généreuse au point de se dépouiller de tout.

Passionnée de justice, Louise Michel était en avance de deux cents ans sur son temps. Et si des progrès ont été accomplis, il reste encore beaucoup à faire.

Louise Michel (collection de portraits réalisés par Eugène Appert dans les prisons versaillaises, 1871). Appert, photographe de la magistrature, est surtout connu pour ses photomontages anticommu-nards. © coll. IHOES. Seraing.

D.D.V.

¹ Le Cri du Peuple chez Casterman: T.I, Les Canons du 18 mars, T.II, L’Espoir assassiné, T.III, Les Heures sanglantes, T.IV, Le Testament des ruines.

² Jean Vautrin, Le Cri du Peuple, Paris, Grasset, 1999. C’est à l’occasion de l’illustration de la couverture de ce livre que Tardi décida d’en faire une bande dessinée.

³ Paru chez Casterman en 1993.

⁴ Ce musée est exemplatif des conditions dans lesquelles la mémoire de l’histoire des luttes sociales, en France comme en Belgique est délaissée. Et celui des Canuts à Lyon n’existe même plus!

⁵ Clarke, Mister president, (coll. Troisième degré), Bruxelles, Lombard, 2004.